

REVUE MENSUELLE

N° 6. JUILLET 1942



LE  
**CAHIER**  
\* **JAUNE** \*

Carte d'autorisation N° 264



# SOMMAIRE

LES NÉCESSAIRES CLARTÉS D'UNE ÉTOILE .....	1
André Chazman	
IL Y A TROP DE JUIFS SUR NOS BOULEVARDS .....	2
QUAND ISRAËL DEVIENT ROI A LONDRES.....	3
Fernand Demestre	
IL FAUT QUE LE SANG DE FRANCE SOIT MAÎTRE .....	5
E.-L. Colin	
QUAND LES ROTHSCHILD OCCUPAIENT LE CHATEAU DE LA GUETTE .....	6
C.-E. Duguet	
BREVE HISTOIRE DES JUIFS EN LORRAINE .....	8
Robert Jolly	
QUAND ISRAËL TRUQUAIT LES INFORMATIONS .....	11
Rand Kramer	
LE PÉRIL JUIF .....	14
FRANKLIN DELANO ROOSEVELT, LES ÉTATS-UNIS ET LES JUIFS .....	15
Eugène Bessac	
QUELQUES SCANDALES JUIFS SOUS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ....	20
Pierre Harel	
LES ANGLAIS PEUVENT SEULÉMENT SE FIER, AUX JUIFS EN ÉGYPTÉ ...	23

# Les nécessaires clartés d'une étoile

Le poète a déjà évoqué cette

« obscure clarté qui torse des étoiles »...

mais il n'avait certes pas songé aux clartés nécessaires — dont toute obscurité est bornée — et qui tombent, elles, de cette étoile jaune, accrochée sur les poitrines de qui vous savez...

Depuis plus d'un mois, l'œil — sur les premiers jours — rencontre maintenant, avec indifférence, cet enseigné d'assez forte taille, coussu sur les tiges, les imperméables et les ouvrages de ceux et de celles qui, il y a quelques ans encore, l'arborait rituellement aux angles de leurs temples et aux portées de leurs vases d'art et d'industrie.

Les deux triangles noirs formant l'étoile de David n'ont plus aujourd'hui l'apparence sacrée des enfants d'Israël, mais le signe distinctif de leur véritable origine.

Certains aryens — au cœur trop insatiable — et qui avaient cru devoir faire maître de leurs bons sentiments, ne sont pas donner, par les Juifs eux-mêmes, la seule réponse qui convenait : Israël, cyniquement, s'est affiché avec sa décoration. Les yeux dans les yeux, le sourire mauvais aux lèvres, une fois de plus, il a défilé le poins. Et il a envahi nos places publiques, nos champs de courses, nos salles de spectacles, nos plus belles avenues.

Cette insolence forcenée, ce besoin maladif de paraître, de se grouper pour se montrer, de ruser devant nos lemmes, dont certaines pleurent encore l'épousé tué dans cette guerre, n'a pas été sans donner à la mesure prise, avec sa pleine efficacité, toute sa valeur de symbole.

Cette attitude juive fournit à la plupart de nos compatriotes un sujet d'étonnement, mais aussi de méditation. D'abord, par la révélation vague du nombre considérable — jusqu'alors méconnus — de la racaille d'entre nous — des habitants juifs de notre capitale. Sans parler des quantités Saint-Paul, Saint-Antoine, Montmartre, Pigalle, Porte Saint-Denis et Clignancourt, déjà pourvus comme comptant une forte densité juive, il y a eu — stupéfait — constater, de jour en jour, que les Juifs se faisaient entendre d'étoiles jaunes dans les aménagements cités, tels que les Ternes, Fanny et Auteuil, ou les quartiers de la Madeleine, de l'Opéra, et même de Montparnasse.

Bref, toute une invasion — et, en ces derniers jours d'un bérin printemps, une forcenée de bérins d'or dans nos artères parisiennes.

« Les premiers dévouements permettent d'indiquer à peu près le chiffre de 116.000 porteurs d'étoiles », a bien voulu me préciser, pour l'édification de nos lecteurs, le Commandant général aux questions juives, notre ami Darquier de Pellepoix.

Ainsi, près de 120.000 Juifs se promènent dans nos rues, vaquant à leurs occupations, se mêlent à la foule de tous les jours.

Comprend-on bien ce que tout cela représente ? Compte tenu des défections encore possibles en attendant un plus rigoureux contrôle. Compte tenu, surtout, de tout ce qui a pu fuir — avant l'application de la mesure — emportant dans ses bagages des morceaux épars de la fortune de la France, des fragments entiers de notre plus cher patrimoine.

120.000 porteurs d'étoiles jaunes dans Paris, cela se voit, se sent l'assure ! Et de ces étoiles tombent quelques clartés qui, pour n'être pas « obscures », n'en sont pas moins particulièrement nécessaires.

Tenez, voyez-en plutôt :

Cette grosse dame, un peu trop peinte, aux doigts violets — et cornés, aux gestes abondants et qui discoursait hier encore dans les files patientes des acheteurs :

« Ça, nous prenons tout ! Et puis, que voulez-vous, « Paris est en quarantaine », dit-on, et bientôt les Anglais, etc.

Et bien ! mes frères, cette grande dame était juive !...

Ce gentil diable — swing — à la cravate floclée, aux cheveux trop légers, au pantalon fleubouclonné, au veston en rouille-fer, s'exhibant aux Champs-Élysées, cette doctresse à la lèvre hautaine, au regard oblique, aux manières équivoques, soit en bandoulière — ceux-là aussi étaient Juifs !...

Et ce petit monsieur maigre, qui avait l'air d'avoir deux aînés, comme on dit dans son pays, et qui avait si humblement se faufiler dans les queues, pour avoir la meilleure part, tout en se plaignant amèrement de la maigre des temps, il était Juif.

Juif était aussi ce « monsieur » bien, à un certain âge, qui ponctualisait, chaque soir, au café, d'un long et sérieux di-rect les derniers commentaires de la radio-anglaise... Juif, aussi ce gros monsieur, tout enroué de la chaleur d'autrui et ce ventru intrigué par l'air de sa machine à écrire nos châteaux, nos déshérences, nos guerres, nos veuves de guerre, nos femmes ou les vices de nos provinces.

Juifs, le décent Juif L'étoile sur la tête, vaillamment, occasion, qui explique — et au-delà — la portée spontanée des bobards, la proximité de l'imagination, la langue hautesse et les paroles doucement venimeuses de tous ceux qu'il y a encore nos pournos prendre pour des gens comme nous !

Entre autres clartés, l'étoile nous aura permis de revenir

— toute révérence gardée — sur les vieilles lunes d'outre-fois.

Le type racialement hétéroclite, la coupe morphologique du juif — comme tant d'autres enseignements — devra être ainsi révisé. Les cheveux crépus, les vints olivâtres, les nez fortement acrostylés, tendent à s'éclaircir, si les pieds plats, les époules luyantes, les yeux vespérins, les jombes courtes continuent à marquer leurs porteurs. Et le danger se trouve ainsi subitement dévié devant nous dans toute son acuité. Se rend-on compte exactement de ce qui pouvait représenter cette masse essentiellement fluide, à la tournure d'un esprit vaqueux, secolant le doute comme le povot l'opium, rationnellement opposée à toute sagesse compréhension des peuples, intellectuellement ennemie de tout effort créateur et libéral, maternellement pourfesseuse de tous nos réservoirs d'énergie, physiquement porteuse de tous les germes déshérents dont les races meurent après les nations, éhémentement diviseuse de tout ce qui n'est pas elle, religieusement persuadée qu'à elle seule doit appartenir l'empire du monde et idéologiquement déseignée dans la mentalité que « race de princes, les autres peuples de la terre ne sont constitués que d'innombrables figures humaines destinées à servir ses mystérieux desseins ».

Les voit-on tous : commerçants avisés et sans scrupules, avocats marmes prêts à toutes les causes, médecins pourvoyeurs du charnier des innocents, artistes faimés exhibant de faux états civils, écrivains injectant le doute, la haine, la comestique, intermédiaires véreux entretenus à leurs profits la maie du marché noir, gigolos connus tout-nant en ridicule toutes les vieilles vertus populaires et tarantolant compagnotes de nos ouvriers, robinettiers et mégères hantant le misérable salaire de nos maîniettes dans leurs pas de porte tentateurs où la paoelle le dispute à la sordidité marchandise de tous-boysans, tuteurs d'élites et abuseurs de la pensée, volapucks d'images cinématographiques chaotiques et obséquieusement cinématographées, fouteurs de poubelles, transporteurs de microbes, et patrons solennement égoïstes, obligés de travailler à trois cruses communes avec l'ognoheur judaïquement hystrérique et hystriquement entretenu par la juiverie, les voit-on tous, « un pour tous, tous pour un », travailler dans l'ombre poisse, sous couvert d'un anonymat parfait, et dans l'odeur rance de leur rancune indélébile et de leur consécration amantume ?

« Après tout, des hommes comme nous, n'est-ce pas ?... »  
« Eh bien ! alors, mes frères de France, vous n'êtes pas fets ! »

Mais subitement l'étoile est venue. Sans veutions luyantes. Sans humiliation tribunaire. Simplement pour éclairer le dur chemin de notre relèvement comme elle éclaira jadis la rude route des rois moques vour adorer l'Enfant Dieu.

Et ses clartés nécessaires sont tombées comme une bénédiction du ciel.

Subitement les langues se sont tues. La quarte du habord, haute de muritions, s'apprête à éteindre déjà le feu de nos arrières. Que dis-je ? Mais il s'éteint déjà.

C'est qu'il est bien difficile, n'est-ce pas, de prodiguer comme vol ce que l'on sait être faux et être bête tout les autres, lorsqu'on porte un insigne prouvant précisément que l'on n'est pas comme les autres. En tous les cas, que l'on a intérêt, un intérêt vital, une fois pour toutes analysé et choi, à s'insérer entre et par-dessus les autres, pour les empêcher de vivre selon la norme et comme le voudraient les lois intangibles de la vie dans le travail, dans l'effort et dans l'union.

C'est bien malheureux pour Israël, mais nous n'y pouvons rien.

D'ayant plus qu'après les clartés nécessaires d'une étoile le gain, c'est-à-dire vous et moi, enfin lassé d'être tordu, écoute plus facilement les paroles nécessaires des deux Hommes de la Terre qui, jour après jour, sillon après sillon, emmenent notre gibbe du grain de l'espoir et de l'amour.

Ainsi, l'autre jour, Laval après Fétain, le Président après le Maréchal, s'en alla dire ce qu'il avait à nous dire, de victoires lortes, des vérités brutales, mais aussi de vérités libératrices, « entre deux collines hautes, près d'une rivière claire ».

Et dans ce monde bien français où brillent aussi des étoiles sur une mosaïque d'uniforme et dans le ciel de notre devenir, il n'y avait plus place pour Israël, ni pour la haine de ses sept chandeliers !

André CHAUMET.

## IL Y A TROP DE JUIFS sur NOS BOULEVARDS

Dia le samedi, les porteurs d'étioles de David paraissent vraiment en multiples.

Le dimanche l'aine défile sur les boulevards, emplit les Champs-Élysées, vitale aux terrasses des cafés, et profère également dans les queues, aux portes des spectacles. Du samedi midi jusqu'au samedi 10 heures, promenez-vous dans Paris, recommencez le dimanche, et vous avez le même spectacle.

Ouquid Israël, arripence juive.

Il faut que cela cesse. Il faut que les Parisiens non juifs, qui travaillent difficilement plus, le dimanche, au théâtre, au cinéma, dans les cafés et même dans les restaurants, puissent être tranquilles au cours de leur sorte dominicale, qui est le plus souvent une soirée promenade familière et qui continue pour beaucoup, et pour les travailleurs surtout, le seule distraction hebdomadaire.

Israël ne sait rien faire avec mesure. Il lui faut, toujours et partout, occuper les premiers rangs, en broutant les autres. Son instinct de respect le pousse en avant, pour profiter sans effort, de ce que les autres, les non-juifs, ont acquis, ou sent en droit d'acquiescer, derrière le moindre des choses : un peu d'air, un peu de lumière, une petite place sous le soleil.

Le juif aime les manifestations tumultueuses et discordantes. Il compte mal les applaudissements, ses esclaves, des bâtons à l'équerre humaine. Le juif n'a qu'un amour et qu'un guide, le Talmud, et le Talmud lui dit que les « Atrama » sont faits pour le servir. Le dominicain lui dit être universelle et ne tient pas compte des contingences.

Israël veut toujours étendre ses monstrueuses tentacules.

Mais ne voulez pas, nous, que notre Paris devienne une succursale du ghetto. Nous ne voulons pas voir, les samedis et dimanches, nos belles entrées, nos bords et nos places envahies par cette indigestive multitude. Nous ne voulons pas de la haine pour de brimades mais nous supportons mal, nous qui avons tant souffert, et qui souffrons encore, que les philanthropes ennemis de nos malheurs viennent nous serrer en foule et loucher à notre douleur.

Dia, des commerçants, des industriels, dans pay cette lavante, ont pris des mesures de défense en installant aux bords l'entrée de leur établissement. La France, comme groupements, est adoptée cette sage attitude, en protestant, avec l'air solennel, contre l'envahissement de la rue de Paris et en réclamant des mesures conservatrices.

Mais approuvons leur geste et nous le faisons nôtre.

LE CANTON JAUNE



# Quand Israël devient roi A LONDRES



**L**es exactions, les vexations, les rapines de toutes sortes qui, jadis, avaient déterminé un si fort mouvement antijuif en Angleterre, comme on le rapportait dans le numéro précédent, avaient fini par être oubliés par les Britanniques. On avait pensé à autre chose et doucement, lentement, au par un, une famille savait l'autre, après avoir été chassés des fers par ordre du roi et la colère du peuple. Le Juif avait repris pied en Angleterre.

Cesdix-neuf, vingt, trente, cinquante à une habitude, le Juif s'était de nouveau installé dans la vie du peuple anglais et, à force de courbettes, de bassesses et de promesses, il était parvenu à engager peu à peu son crédit et sa force.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Juifs avaient ainsi gagné une place immense et prétendaient régenter toute l'Angleterre, comme ils pensaient faire la loi en France et en Allemagne.

Les Archives israélites, en 1851, reconnaissent avec orgueil que la population juive se montait à 55.000 âmes, 18.000 de ces Juifs habitaient Londres et la Cité, le quartier de la Finance et des Affaires, à lui seul, en comptait 12.000.

Naturellement, il y avait un Rothschild baroque, comme il y en avait un à Berlin et un autre à Paris. Mais c'est surtout à la tête des grandes entreprises de navigation, bien entendu —, qu'il s'installait par où l'Angleterre est une île —, qu'on trouvait des Juifs : les Davis, les Moses, les Salomons, Dijk, à cette époque, les Anglais, surtout dans la classe des petits commerçants, des employés et des ouvriers, méprisaient au certain dédain de voir ces gros Juifs accaparer les marchandises, tandis qu'une nombreuse race de vendeurs exploités, installés volontairement dans une sorte de ghetto, se livrait au vol et revendait effrontément les objets ainsi chapardés aux ayeux.

On arrivait alors à certaines frictions et à des commencements de pogroms. Les Anglais, si balades au siège et si fiers de business, trouvaient que le Rothschild et ses confrères allaient, et sans ménagement, empiétant insensiblement, sur leurs affaires.

En 1890, plusieurs journaux et revues britanniques prirent nette-

ment position contre les fils de Judas, notamment, à propos des événements qui se passaient alors en Russie.

Le *Blackwood's Edinburgh Magazine*, d'octobre 1890, écrivait :

« Il existe une profession, celle d'intermédiaire, pour laquelle le Juif semble particulièrement bien doué. Dans tout le sud-ouest de la Russie et dans la Pologne, il est presque impossible de conclure une affaire sans l'intervention du facteur juif, comme on l'appelle. Qu'il s'agisse de louer une maison, d'acheter ou de vendre des grains, de faire un bail, d'engager un domestique, le facteur juif est toujours là en tiers et réussit à en tirer profit. Il est parfois utile ; mais c'est au prix évidemment déloyal et qui aide beaucoup à déterminer l'impopularité de la race. »

En mars de cette année 1890, plusieurs manifestations avaient eu lieu à Londres. De nombreux meetings d'ouvriers s'étaient déroulés, particulièrement dans tout l'East-End, protestant contre la présence des Juifs. On lisait alors dans les journaux : « Les promoteurs de cette agitation qui ont tenu samedi dernier une réunion pour élaborer un plan de campagne, sont d'avis que les Israélites doivent être tenus pour responsables de la détresse dans laquelle se débattent les classes ouvrières et de l'abaissément du taux des salaires. Ils comptent sur l'appui de M. John Burns et d'autres membres du parti socialiste. »

Cette effervescence antijuive était causée par un afflux inattendu d'affaires dilées, venues de la Russie et installées brutalement en Angleterre, comme une note de sauterelles. Ils étaient arrivés à tel point nombreux qu'il avait fallu construire une nouvelle synagogue, endroit où l'on sait que les Juifs se réunissent davantage pour parler de leurs affaires et poignarder leurs mauvais coups que pour prier Jéhovah. On lit, en effet, dans l'Annuaire des Archives israélites de 1890-91 : « L'accroissement de l'élément juif-polonais à Londres va accélérer la création d'un nouveau temple monumental dans le quartier Est de la capitale et pour lequel le conseil des synagogues a voté des fonds importants. La tribulation des Hilebith a fait choir, entre nombreux candidats, comme pétitionneur, du docteur Lerner, rabbin de Wintzenheim (Alsace). »

Ce joyeux enthousiasme de la juiverie, en l'an vi, n'était pas partagé par la foule qui molestait quelques Juifs isolés. Les Anglais, soucieux avant tout de leur confort et qui n'aiment pas se gêner pour les autres, trouvaient que leurs filles se penchaient à leur aise plus qu'excessives à l'étranger. Ils les rappelaient à la modération comme il se voit d'après cette dépêche adressée au journal *Le Libérateur*, et parue le 9 août 1891 : « A Londres, 15.000 Juifs émigrés de Russie ont été reçus comme ils le méritent : comme des chiens dans



Le Synagogue, rempart des Juifs de la City.

un jeu de quilles. Ces bons messieurs les Anglais qui, il y a quelques semaines, s'indignaient si fort des messages adressés en Russie contre les Israélites, demandent maintenant qu'on les empêche d'arriver en Angleterre. Ils veulent bien tolérer les Juifs, mais à distance, chez les autres. Oh ! tactique anglaise ! »

Devant ces protestations, et à la suite de violentes bagarres entre nationaux britanniques et Juifs émigrés, craignant de plus grands troubles, le *Rothschild* et l'Angleterre décidèrent d'intervenir. N'ayant pas réussi par la voie de quelques messages à apaiser le mouvement populaire, il décida d'engager ses conquêtes en Italie. Pour cela, il entama des négociations avec Rome, proposant au gouvernement italien la main-d'œuvre juive pour défricher les terres incultes de la Péninsule.

La presse italienne protesta. Le journal catholique, *L'Unità Cattolica*, notamment, écrivit : « Ils (les Juifs) deviendront alors maîtres de nos terres, pendant que les chrétiens d'Italie doivent cultiver leur pays. »

Grâce à la presse italienne, qui dénonça l'attentat, celui-ci n'eut pas lieu et l'Angleterre, bien embarrassée de ces Juifs récemment débarqués sur son sol, dut les digérer, ce qui n'eût pas sans bruit. Ce n'était pas seulement parmi le peuple que l'on protestait contre l'immigration des Juifs dans la vie anglaise, mais dans toutes les sphères de la nation, et jusque parmi la noblesse, ainsi qu'on en trouve la preuve dans les *Archives* (consultées le 12 juin 1890) : « En Angleterre, disent les *Archives*, des dispositions malveillantes se sont également fait remarquer sur deux antipodes de la société. Dans la classe ouvrière, il y a eu l'année passée une manifestation hostile aux milliers de Juifs russes et polonais ; et, tout récemment, on a pu lire dans les journaux que le roi, pour couper court à certaines tendances de l'aristocratie anglaise, a accepté une invitation du baron de Rothschild et a passé la journée du 14 mai dans les terres du chef de cette famille à Londres. »

N'est-ce pas touchant, mais aussi fort symptomatique ? L'Angleterre se révélait, une nouvelle fois, contre l'empire, contre la domination juive. L'Angleterre populaire et l'Angleterre aristocratique. Mais la City intervenait. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la City, déjà, indolente aux grands Juifs de Londres, se souciait peu de défendre la nation ; bon même, elle la livrait comme elle allait bien davantage encore la livrer quelques années plus tard à la France et aux appétits sanguinaires de la « race maudite », comme on nommait la juiverie autrichienne. Et Londres, sous la pression juive, fut obligée d'écarter la guerre de 1914, comme Londres fut obligée de écarter la guerre de 1939, toujours sous l'impulsion des Juifs, comme, une fois de plus, sous sa tutelle la preuve dans un périodique juif de Londres, *The Jewish World*, où, à la date du 16 janvier 1919, on lit : « La puissance juive interna-

tionale a contraint l'Europe à faire cette guerre (celle de 1914), sous prétexte de grandes sommes d'argent, mais pour pouvoir recommencer une nouvelle guerre mondiale juive, grâce à cet argent. »

Vedà qui est bien sûr et d'un côté cynisme. Il faut être Juif et avoir le mépris, la haine qu'on connaît à cette race pour tout ce qui n'est pas elle, pour oser imposer de pareilles monstruosités. Ainsi des centaines de millions d'hommes non Juifs se battent, souffrent et meurent en ce moment, parce que « la puissance juive internationale »,



La garde qui veille sur la Tour de Londres protège aussi inconsciemment les intérêts d'Israël.

qui avait sa tête à Londres a voulu établir de par ce monde son ignominieuse empire.

On a vu que la vieille reine Victoria se faisait un devoir d'aller présenter ses hommages au baron Rothschild afin de lui adoucir les amertumes qu'il pouvait ressentir à la suite de certains journaux anglais contre la maison juive sur l'Angleterre. Son rejeton, le fameux futur Edouard VII, n'était pas moins empressé auprès de la juiverie, et pas seulement auprès de celle de ses pères.

Dans *Le Croix* du 4 avril 1890, en effet, on lit : « Le prince de Galles a dîné hier, rue de l'Élysée, chez le Juif richissime si connu, le baron Hirsch. Il avait à sa droite lady Lytton et à sa gauche Mme de Hirsch. Spectacle que celui de ce prince sur le point de régner, dînant chez un banquier israélite !... A trois heures et demie, le prince est allé voir M. Carnot. Le président est venu lui rendre sa visite après quatre heures, à l'hôtel Bristol et, ne le trouvant pas, s'est allé au cercle. »

Hier ! celui-ci aussi mignon ! Comme on jouait avec satisfaction et applaudissements du futur Edouard VII, se rendant d'abord chez un financier juif avant de visiter le représentant de la France et ce dernier fût-il le pape de son à la porte du royal résident. Et ce, tandis qu'on nous fabriquait cette bonne Estérel Cardale !...

On pense donc si les Juifs devaient vite pâlir et faire la loi en Angleterre. En dépit des mouvements populaires, les fils de Juda ont réussi d'immenses fortunes à Londres, grâce à l'Empire, sous la conduite du grand rabbin en personne Adler. Bien vite, on compte près de 50.000 Juifs à Londres seulement. Depuis...

Ainsi, pour installer la naturelle hostilité de l'argent contre un dévouement, la juiverie acheta la presse anglaise. *The Times*, le *Daily News* possèdent tous deux sous leurs mains des Juifs, en attendant que tous les autres journaux fassent plus tard, plus ou moins contrôlés par des Juifs. Et ainsi le mouvement anti-juif d'autodéfense nationale qui s'était amorcé en Angleterre, comme chez nous, échoua à la fin du siècle dernier, comme chez nous.

Et la guerre de 1919 et la guerre de 1939 furent alors avec les...

FERNAND-DEMEURE.

En raison de l'abondance des matières, nous sommes obligés, à notre grand regret, de suspendre provisoirement l'étude du D<sup>r</sup> QUER-RIQUX sur : « La Médecine et les Juifs ».

# IL FAUT QUE LE SANG DE FRANCE SOIT MAÎTRE

Si l'on veut bien comprendre qu'aucune société ou civilisation n'est possible sans l'adhésion à un idéalisme communautaire, on saisira par là même la caractéristique de l'esprit de consécration.

C'est ce que la première fédération des énergies nationales, *Jeune d'Als*, évoquait en ces termes : « Il faut que le sang de France soit maître. »

De ce principe découlent toutes les décisions nationales. Et tout nombre de sauver la pureté de la race et sa grandeur.

Pas nous chassé, assurément, que l'émule juive soit à six branches ou à cinq branches, qu'elle soit la représentation de socle de Salomon ou du signe de l'Empire ; que se confie son juisme — couleur distinctive des prostituées, des frères et des parjures. — étrange, n'est-ce pas, ce qu'il nous faisait, en vérité, c'est un signe « marquant » le Juif et permettant de l'identifier.

Car tout, dans le Juif, porte notre caractère national. Notre esprit, comme notre langue, aime la clarté et la logique. Nous avons en honneur l'impétuosité, le courage, le mépris, les dévotions hébraïques.

« Le Juifisme, l'enténébrement, le vapoteux, le pénible ne sont admissibles », déclare Chénier.

Même dans le domaine philosophique, si riche en concepts hermétiques, nous nous en tenons à la formule cartésienne : ne reconnaître comme vrai que ce que la raison démontre clairement être tel.

La prière du Juif, en revanche, s'écrit dans l'émotion, dans la ruse, dans la combat. Dès son enfance, le Juif est entraîné à ruser. Il apprend à lire dans le *Mischah* Schmidt des habiles du regard, et y découvre les moyens d'acquiescer à meilleur compte les plus importantes pétitions.

Notre sens de l'effort créateur, notre réalisme et notre bon sens national nous contraignent à nous séparer du Juif déprimant et destructeur.

Plus de scrupules, plus de discrétion pour Israël s'il s'agit de ses affaires. Il a hélas pu créer les fronts, les caillots, les syndicats de production pour entraver la liberté individuelle. La satisfaction heu-

reux et immédiat de ses dévotions financières l'éloigne des abstractions idéalistes.

En un mot, au contact d'Israël. — si l'on s'y avait mis bon ordre, il y aurait eu, dans cent ans, quinze millions de Juifs pour vingt-cinq millions de Français. — nous aurions perdu nos traditions, nos croyances intimes, notre goût, ce qui fait l'essence même de notre être.

C'est donc par tout un système d'auto-défense que la communauté française doit être protégée.

Disons, plus de croisements, plus de mariages mixtes, plus de Mame épousant la fille d'un prêtre de Madiat, ou de Bona épousant Rathi, le Wurth.

Détachons-nous par des menaces nationales. Chassons l'anonymat juif.

Pis au pétrole de beugreux, nous avons trop souvent détesté les vices de la Bierge, de l'Assurance, des Truies, de la Presse, de la Magistrature et de Maréchal où Israël rôdait en poison.

Reprenons donc lui en la noblesse nationale de sauver le sang français.

En présence de cette tâche où l'on ne peut improviser, il faut que nous réunions nos vœux quarante-huitards en matière raciale.

Il faut imposer, dans le mouvement des idées, en Europe, au esprit français de l'ethnisme. Il faut organiser le barrage juif, il en va de la renaissance française.

« Vous serez alors — écrivent le psychologue Dremont en 1902 — comme il sera facile de s'arranger entre complicités lorsque nous serons débarrassés de cette horde de Juifs, de tous les Wep, de tous les Strauss, de tous les Reinach qui s'amusent à nous faire battre entre nous pour nous dévaliser à leur aise à la faveur d'un faubourg.

Vous verrez combien tous les dissentiments s'apaiseraient vite lorsqu'on aura compris la parole de *Jeune d'Als* : « IL FAUT QUE LE SANG DE FRANCE SOIT MAÎTRE. »

E.J. COHEN.

Il y a mille façons de jouer...  
Il n'y a qu'une façon de gagner



c'est de prendre  
à chaque tranche  
un billet de la

**LOTÉRIE NATIONALE**

# QUAND LES ROTHSCHILD OCCUPAIENT LE CHATEAU DE LA GUETTE

**Q**UAND on pensait, en regardant au par-de-là de regard, toute la fortune de la France, quand on comptait d'une façon décapique une grande partie de la Finance internationale (avec un F impitoyablement majuscule), quand on s'appelait ROTHSCHILD, tout est permis et c'est faire grand honneur aux Gobiin que de leur attribuer les quelques phrases qui leur restent encore.

Les Gobiin, dit le Taloud, ne sont que de la semence de décad.

Edouard de Rothschild, l'un des barons, possédait le château de Ferrière, près de Lagny. Le « domaine » comprenait 1.000 hectares environ de terres et de bois. C'était une chose trop peu de terre de France encore pour le seigneur de Ghetto (qui pouvait d'ailleurs être seigneur avec un A, puisqu'il subventionnait des entreprises Kauchet). Il résidait donc, il y a dix ans environ, de l'année, et achète la propriété de La Guette, dont les terres, 300 hectares environ, touchaient aux siennes.

La Guette ! C'était tout un programme.

## TAIAUT ! TAIAUT ! TONTAINE ET TONTON !

C'était, avant tout, une belle construction, very beautiful, comme disait Churchill et De Gaulle, une sorte de Windsor au petit pied. Ah ! quel beau château, sur toute une ligne laire...

Avec une tour, des machicolles, et une certaine érudition (avec à côté pour s'habiller tout un concert d'habitudes. Terres et bois, la course, que notre Rothschild est allé au milieu de ses puissants voisins.

On y chassait surtout, et à ce point, bien entendu, sans parler des barons, non pas tant pour que d'un plaisir et un bon exercice, que parce qu'une partie de chasse permet des relations utiles. Tout le monde était pas inutile chez De Gaulle de Rothschild, qui pouvait même se permettre la fantaisie d'écrire le poète. Mais barons, sans oublier d'être catalogué, quelques heures de bon ton. Kabbala et Taloud bien entendu, un peu de Gobiin, un peu de marbre. Ce baron démocrate, et naturellement démocratique, Rothschild, n'était pas ? se devant d'être tyrannique.

A moins les grands espaces et les chevalières à travers bois. Un peu de stérilité, mais cher Lévy ? L'ensemble mûre.

## L'INVASION

Le château était vaste, mais l'armée dit. Plus vaste, beaucoup plus vaste, toujours plus vaste était l'ambition d'être. En 1910, cette ambition, déjà émise en Allemagne en 1905, était à son tour possédée au Austria. Eber au river militaire d'éprouver jure, chose à la loi de révolution et de destruction mondiale du peuple juif et grande l'année dans le camp juédique.

La France qui, depuis deux ans, était entrée de juif, mais d'être aussi belle, une France à trois points, revivait comme un autre continent de la race juif. Le château de La Guette est habité quelques-uns, ils allaient penser d'être de vie affaite en famille, éblouir quel qu'un de ces belles conditions qui permettaient d'attendre la guerre

juive, faite par les mondial, et qui serait suivie de la révolution juive dans les mondial. L'année les juifs. Car un dit bien : « Qui cause les gens les paies. » Mais c'est un dicton de chez nous, qui ne saurait traverser place ni dans le Taloud, ni dans la Kabbala.

En attendant ces choses à ce point et ces barons d'un autre genre, le château de La Guette fut transformé en bastion avant de la guerre. Les chambres devaient servir, les salles à manger refectoirs, et les salons, Q. G., et parties d'été pour certains supérieurs.

Passons, et nous le voyons bien, sur la disposition des lieux près de la Brie, en constatant que des cantonniers monstrueux s'étaient abattus sur le comble. Tous les voisins voisins de La Guette, en regardant se demandant rendez-vous les amuseurs, étaient parvenus par une foule de gens aux choses simples, aux œuvres décadentes, aux nœuds galbés : via par en dessous, qui marchaient en se dandinant et en traînant les pieds.

Une qui était tout histoire, c'était dans la baronne. C'est elle qui prédisait ses transformations, c'est elle qui vive en personne installer ce ghetto champêtre. L'année précédente, l'année, que M. Edouard agissait aussi dans le but de diriger, au titre de la Marseillaise, une quelconque discussion française, une étude — déjà ! — celle des barons, qui suit ? Quand on s'appelle Rothschild, tout est permis.

## DE PAUVRES GOSSÉS GAMBADENT SUR LES PELOUSES

1910 ? La défile de guerre.

1910 ? Fuite de la ville.

Quel dessous, dans la tourmente, la culture juive de La Guette ? Combien de choses traversent les salons de chaises pour la boutique d'un cousin de Kabbala en de Varenne, provisoirement stable, que des Rois ? Combien gagnèrent, par les sous les plus rapides, la Cité d'Azur, au milieu de conditions intérieures au de raisons républicaines, tandis que des tas de Gobiin, une pour habiller au ventre, se traînaient, avaient de fatigue et de faim, sur les chemins de l'exode ?

Et voilà que, pour une loi, cette histoire juive devient une histoire française. Il y a, actuellement, au château de La Guette, une culture de valeurs, plus ou moins la surveillance de l'événement national. Entrée de M. Marseillaise. Le monde aux trois couleurs remplace les amuseurs de Rothschild, d'argent sur champ de gosses !

Les derniers, les refectoirs, aménagés avec amour par M. la baronne pour un rendez-vous de nuit, hébergent maintenant des gosses de chez nous, des gosses de nos faubourgs et de la poche laudière. Ils éblouissent sur le tapis vert des pelouses et dans une loi qui exténue les enfants des continents de tous les continents. Plus entrés que le son de chœur, ce baron des conquêtes, les accords de ses raisons devaient rappeler à Edouard Rothschild les troupes de Fédica, qui assomèrent encore une chose prochaine, celle de notre civilisation. Et ce sont des rives d'attente, les rives de la France de demain qui risquent maintenant sous les ombages. Ils réalisent inconsciemment la grande, l'année possible de Marseillaise, l'année l'année du pays !

Leur présence à La Guette était aussi une autre dignification.



Le chateau de la Guette.



Le chateau de Vireux, vue depuis les hauteurs vers le sud de la Guette.

## LES DEUX COMMUNAUTÉS

Il y avait deux communautés, la juive et la française.

La communauté juive avait pleinement conscience de sa force, tandis que la nôtre n'était même pas embryonnaire. Il y a fallu que nous prenions conscience de la puissance juive pour que nous soyons — en conclusion — devenus juifs ! — notre communauté. Elle s'écrit pourtant dans les faits, elle constitue la base de notre Révolution nationale.

On peut constater actuellement, au chateau de La Guette, que tout cela est, et que ces grands mots de communauté nationale et de Révolution nationale, que beaucoup considèrent comme des utopies, et qui d'ailleurs pouvaient paraître de vagues formules, ont servi dans la réalité et même dans la période de réalisation.

Selon les mots d'ordre de Philippe Pétain, soldat de Verdun, maréchal de France et chef de l'Etat, les enfants qui jouent sur les pelouses et dans les bosquets de La Guette constituent l'un des maillons de la grande chaîne d'amour qui se forge dans toute la France. L'avenir du pays est là, dans cette enfance innocente et saine.

Ils se préparent aux nobles travaux de demain, ceux qui l'attendent dans une France évangélique, saine, dans une Europe saine. Que messieurs les socialistes y songent.

Et qu'ils pensent bien aussi que la France d'aujourd'hui ne peut travailler à ses œuvres de paix, que parce que la puissance juive paraît assaillir tout au monde.

Un instant fléchit, et ce serait de nouveau le chaos ! Pensez-y, messieurs les socialistes, pensez-y !

C.E. DUGUET.



Les enfants jouent gaiement dans le parc du chateau.

# BRÈVE HISTOIRE DES JUIFS EN LORRAINE

Au moment où l'exposition « Le Juif et la France » ouvre ses portes à Nancy, où elle connaît, nous n'en doutons pas, le même succès qu'à Paris et à Bordeaux, nos lecteurs seront heureux d'apprendre quelle fut, au cours des siècles, la destinée accrue juive en pays lorrain.

Il ne saurait évidemment être question de donner en ces quelques lignes un tableau complet de l'histoire des Juifs en Lorraine. Nous espérons toutefois la faire d'une manière assez claire pour que nos lecteurs y trouvent la confirmation de ce qu'ils savent déjà du peuple d'Israël et de ses méthodes d'action.

L'histoire de la Lorraine se divise nettement en deux parties : la période impériale de 923 à 1551, puis la période française.

Les siècles qui précèdent la période impériale sont peu connus. Il est probable que les Juifs entrèrent dans ce qui fut plus tard la Lorraine à la suite des armées romaines et qu'ils y choisirent pour principale résidence la ville de Metz. Qu'ils y aient obtenu tout des libertés municipales, c'est possible, beaucoup d'entre eux étant déjà citoyens romains. En tout cas, l'évêque de Metz, Evagre, ayant voulu les convertir, fut emprisonné sur l'ordre de l'Empereur Julien, à qui les Juifs adressèrent plaintes des veillées d'Alsace (seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle).

Il nous faut maintenant faire un saut de quatre cents ans pour trouver un document qui signale les Juifs à notre attention. En 888, un concile se tint à Metz sous la présidence de Balbodus, archevêque de Trèves. Les Juifs y furent accusés d'en non pas plus quel méfait par Chutbert, archidiacre de Metz, et il fut interdit aux chrétiens de manger et de boire avec des Juifs et même d'accepter d'eux des aliments et des boissons. Les mariages entre chrétiens et Juifs furent également prohibés. Autant en emporta le vent, puisque, sous les successeurs de Charles le Chauve (mort en 877), au début de la période germanique, Israël possédait en Lorraine de beaux établissements.

Jusqu'aux Croisades, les Juifs se virent protégés et par le clergé et par les ducs. Rien de mieux, par conséquent ! Ils consentirent même à pleurer la mort d'Adalbéron, évêque de Metz. C'est tout dire. Ce fut pendant cette période que s'éleva à Metz une école de érudits Juifs, connue sous le nom de « Sagesse de Lorraine ». Ils cultivèrent surtout la littérature talmudique, mais semblent s'être débarrassés du développement intellectuel de la société non juive du temps. Juifs, ils le sont, toujours et avant tout !

Les Croisades changèrent un peu la face des choses. A cette époque, les communautés israélites s'étaient répandues hors de Metz, à cause de l'apport d'étrangers Juifs qui, ayant la France d'où Robert le Pieux les chassait (1037), étaient entrés en Lorraine. On en trouvait à Boulay, Châteauneuf, Thionville, Forbach, Sarrebourg, Sarreguemines. Les Croisés se précipitèrent sur eux, en massacrant une bonne partie et ceux qui restaient à Metz furent chassés. Ils ne reparurent dans l'histoire que beaucoup plus tard, puisqu'il nous faut attendre un siècle avant de rencontrer un nouveau document qui en fasse mention. Et quand ils revinrent, on leur imposa un droit de 34 deniers pour pouvoir entrer à Metz.

Sous le règne du duc Simon II (1175-1205), ils furent de nouveau expulsés et dépouillés de leurs biens pour avoir participé dans une synagogue les cérémonies chrétiennes.

Le XIII<sup>e</sup> siècle les trouve à Nancy et à Saint-Dié. Il semble, cependant, que dès le début ils furent mis à part dans cette ville. Malgré cela, il fallut les en chasser encore, parce qu'un Juif s'était permis des sévices sur la personne d'une servante chrétienne. A Nancy, par contre, jouissant de la faveur du duc Ferri II, leur nombre augmenta tellement qu'on leur concéda un cimetière dans le village de Lorry, près de la ville.

Le XIV<sup>e</sup> siècle, non plus, ne leur fut pas favorable. Les uns sont brûlés vifs (1322) pour avoir empoisonné des puits. Ceux de Metz sont expulsés pour avoir incendié vingt-deux maisons. Nancy elle-même les rejette pour un motif de nous inconnu, mais il dut être grave, car on ne leur accorda le retour en cette ville qu'au début du XV<sup>e</sup> siècle.

La Lorraine vit s'accroître le nombre de ses Juifs pendant le XV<sup>e</sup> siècle. En effet, chassés de France, ils se réfugièrent où ils purent, surtout dans les pays les plus voisins. Et comme, à cette époque, les ducs et seigneurs lorrains protégeaient Israël, automatiquement, les banis d'autres contrées affluèrent en Lorraine. La taxe annuelle imposée aux érudits était de deux florins d'or. Ceci d'ailleurs n'empêcha nullement l'évêque de Metz et l'empereur Sigismond d'intervenir aux Juifs le commerce de l'argent (1428). Puis, vers la fin du siècle, les Suisses qui avaient accompagné Charles le Téméraire au siège de Nancy massacrèrent les Juifs pour se venger de leur échec.

Un grand changement intervint en Lorraine au XV<sup>e</sup> siècle. La France s'empara des Trois-Évêchés : Metz, Toul et Verdun, et les ducs ne purent remonter sur leur trône qu'avec Léopold. En 1590, il leur fut reconstruit que l'en-

prise française fut néfaste dans sa politique juive. En effet, ceux-ci se repaèrent en Lorraine, mais cette fois comme habitants nationaux. Le résultat ne se fit pas attendre. Les quatre familles admises en 1567 se développaient selon la progression suivante :

1567	4 familles	
1595	25 ménages	120 personnes
1614	58 —	350 —
1624	76 —	460 —
1674	119 —	665 —
1678	166 —	681 —
1681	174 —	—
1696	234 —	950 —
1709	336 —	—
1739		2.233 —

Ces chiffres se passent de commentaires. Mais quand on songe aux résultats politiques acquis par ces Juifs, on ne peut que vouloir s'opposer à tout prix à ce que ces individus d'une autre race s'imposent à nouveau chez nous et dans notre organisation nationale. Leur premier acte fut, en effet, dès 1575, de se constituer en communauté, puis d'élire un conseil auquel ils se chargèrent de faire reconnaître les pouvoirs d'administration, de police et de justice civile. De plus, ce conseil était le moyen officiel de truchement entre l'autorité royale et les Juifs. Enfin, de ce que sur les six membres du conseil trois étaient des rabbins, le tribunal rabbinique était reconnu pour la Lorraine. En somme, cette reconnaissance officielle des Juifs équivalait à l'établissement d'un Etat dans l'Etat. De fait, toute l'histoire juive de la Lorraine jusqu'à la Révolution sous-entendait toujours la lutte du Parlement et des Juifs : le premier cherchant à rappeler les seconds au respect des lois, et ceux-ci n'ayant qu'une volonté : faire augmenter les concessions royales en leur faveur. Toute la Lorraine réclama : Parlement, commerçants, clergé, peuple. Rien n'y fera. Les Juifs étendront



Document juif. L'étude du Taloud en Lorraine.

toujours de plus en plus leurs privilèges par leurs perpétuels recours à l'autorité royale.

Le cahier des charges de Metz (1603) ayant signalé que le nombre de Juifs surpassait de beaucoup celui qui avait été fixé, ils obtinrent, le 20 janvier 1623, la permission d'étendre l'autorisation de séjour à cent vingt personnes formant vingt quatre ménages. Mais, à cette époque, ce nombre était déjà dépassé. Henri IV leur accorda des lettres patentes plaçant les Juifs sous sa protection et leur permettant le commerce selon leurs « branches, libertés et anciennes coutumes ». Ces privilèges furent encore augmentés par Louis XIII, Louis XIV et, plus tard, Louis XV.

Sans doute trouve-t-on, de loin en loin, quelque chose de concordant. C'est ainsi qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les Juifs travaillaient les terres du duc de Lorraine et de Bar sont obligés de payer un droit d'entrée. De même, dans un bail du petit fief de Bar (1628), ils ne sont mentionnés qu'après les moutons, les bœufs et les porcs sales. Mais, en fait, jusqu'à l'avènement du duc Léopold (1690), les Juifs furent à peu près ce qu'ils voudraient en Lorraine. Louis XIV leur fut, en effet, favorable. Il ne put cependant admettre que le conseil arbitre de Metz assurât la nomination du rabbin de la communauté sans en référer à l'autorité royale, ainsi que cela se devait. Il imposa également aux Juifs de tenir leurs registres d'état civil en langue française et non en langue hébraïque. Mais ce fut à peu près tout ce que se permit le roi-soleil à l'égard d'Israël en Lorraine. Il leur donna toujours gain de cause et ce n'est qu'avec Léopold que l'on retrouve un gouvernement étranger.

Ce duc avait pourtant commencé son règne d'une manière favorable aux Juifs. Il s'était adjoint un certain Samuel Lévy comme trésorier général de Lorraine, afin de rétablir ses finances obérées par son goût trop prononcé pour les constructions. Ce que fit ce Juif en tant que trésorier général ? L'histoire ne le dit pas, mais il chercha tout le monde par l'octroi de son luxe. Il fit en effet, bâtir un hôtel superbe dans l'un des plus beaux quartiers de Nancy. Bien plus ! Au mépris des règlements qui interdisaient aux Juifs l'exercice public de leur religion, il se permit de faire célébrer la fête juive de Roch-Hashanah (Jour de l'An) à grand fracas. Le duc se berçait pais-



Document juif. Fêtes KASHER en Lorraine.



Document juif - La malédiction du poulx en Lorraine.

Sous le prétexte que le trésorier général allait faire bon-queroute, il le fit arrêter, lui et sa famille, et défense fut faite à tout juif lorrain ou étranger de séjourner dans une autre ville que celle de sa résidence sans avoir l'autorisation de justice de son entrée dans cette ville et du temps qu'il y restera.

Le duc Léopold continua au XVIII<sup>e</sup> siècle ce qu'il avait commencé. Cela lui fut d'autant plus difficile que le gouvernement du Régent accordait plus de faveurs aux juifs que ne l'avait fait Louis XIV. Le corps des marchands de Metz demanda, par exemple, que le nombre des juifs fût diminué et qu'il leur fût interdit de faire d'autre trafic que le prêt d'argent à intérêt normal. Le Régent prit en 1718 un arrêté stipulant que les quatre cent quatre-vingt familles juives de Lorraine continuassent à y habiter et à jouir des bienfaits des anciennes lettres patentes.

Cependant, Léopold ordonna en 1721 l'expulsion partielle des juifs. Toute famille établie en Lorraine depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1620 dut en sortir dans un délai de quatre mois. Puis, en 1726, il fit paraître un décret interdisant les israélites à vivre en ghetto, sous peine de confiscation ou d'une amende de 2 000 francs. De plus, il leur fut interdit d'effectuer des prêts sur billets sous-seing privé. Tout juif surpris en délit d'agissements illicites ou usuraires à l'égard d'un chrétien, était puni de la suppression de la dette, d'une restitution du double de la somme au chrétien et de 500 francs d'amende.

Malheureusement, Léopold mourut en 1730 et son fils, François III, céda la Lorraine à Stanislas Leszcynski. Celui-ci favorisait surabondamment les juifs. Ce ne furent qu'autorisations de séjourner. 22 familles à Nancy, 180 dans le reste de la Lorraine, en entendirent le sort de famille non seulement du chef de famille et ses enfants, mais encore de tous les des-

cendants mâles habitant la même maison (1783). C'était comme on le voit, une sérieuse extension du nombre de juifs autorisés. D'un autre côté, Stanislas augmenta les impositions réclamées des juifs. En 1762, ils devaient payer annuellement 14 300 livres.

L'année 1766 fut définitivement l'annexion de la Lorraine à la France. Les charges juives furent augmentées : elles passèrent à 16 000 livres par an.

Louis XVI fut en ne peut plus dévoué aux ingérites de son royaume. En 1777, ce sont des lettres patentes assouplissant presque les juifs à des citoyens. En 1784, un édit permit de décharger les juifs de France de tout péage corporel. Il s'ensuivit une augmentation rapide de la population juive en Lorraine. Ils achetèrent des biens-fonds à la campagne, des maisons à la ville, assurant librement le commerce. Des abus intolérables furent même signalés.

Tout de travaux de la part des rois et surtout de Louis XVI n'empêcha pas les juifs de Lorraine de saluer la Révolution avec allégresse.

Il ne servit de rien que les cahiers des États Généraux demandassent que les « juifs ne puissent prêter que par acte public encadré devant notaire et qu'ils soient rattachés au nombre fixé par les ordonnances ». Il ne servit de rien que La Fare, évêque de Nancy, demandât à l'Assemblée de refuser aux juifs « cette égalité qui pourrait constituer dans la veine un péril social ». En 1791, les juifs furent reconnus comme citoyens français sur l'intervention de Ben Isaac Bear de Turque et de Tobie Gersagins.

L'émancipation était faite : ils commencèrent à tisser la trame des actions qui devaient mener la France trop souffrante et trop bonne à se soumettre au bon vouloir d'Iraël.

Robert JALLY



Document juif - Promenade rituelle.



# QUAND ISRAËL TRUQUAIT LES INFORMATIONS

Le fonctionnement d'une agence d'informations, telle qu'il en existait chez nous avant la guerre, était inconnu du commun des mortels. On ne se doutait pas que, dans les coulisses de la presse, agissaient les « machinistes » de l'information, les fabricants d'illusions.

Le gouvernement n'avait pas la mainmise sur tous les journaux, mais toutes les agences de presse étaient — il se pouvait en être autrement — à son entière dévotion.

Ce qui lui permettait de transmettre à l'une de ces agences, pour les besoins d'une cause seule connue de lui, telle version officielle d'un événement de politique intérieure ou extérieure qu'il lui était loisible, selon les réactions de l'opinion, de faire démentir, quelques heures plus tard, par une maison concurrente.

C'est donc dans ces officines que se trébuchaient, se coïnaient la plupart des informations étrangères les plus importantes du point de vue politique.

C'est dans ces agences, grassement subventionnées — l'une d'elles égarait à la cause noire pour plus de trente millions par an — que la grande et la petite presse trouvaient l'essentiel de leur copie, de cette copie passée au cribble, qui se disait aux Français que ce que nos gouvernants d'alors voulaient bien leur laisser entendre.

C'est dans ces agences que se fabriquaient, de toutes pièces, les messages « qui nous ont fait tant de mal ».

Déjà, bien avant l'avènement du Front populaire, quelques éléments juifs occupaient, dans ces officines, des situations plus ou moins brillantes, mais de tout repos. À part de rares exceptions, ils ne s'incorporaient pas au petit personnel. On ne les voyait que comme amovibles dans les ministères, ou à des postes leur permettant de se balader dans les couloirs les plus fermés où ils n'auraient jamais dû pénétrer.

Le jour où les portières postières des différents partis tenaient réunion, on n'apercevait pas leurs épouses tombantes et leur dos voûté, dans les antichambes surmoulées. Ils étaient remplacés, ce jour-là, par des gogos qui se tapaient dans du à douze heures de travail sans sourciller.

Mais, dès l'arrivée de Léon Blum au pouvoir, les choses vont se précipiter. En moins de huit jours, on aura confié aux postes responsables de ces organismes de propagande — dont l'importance ne pouvait échapper à Israël — la plus jolte collection de Juifs et de Maçons que les journaux aient jamais connus.

En moins d'une semaine, tous les services étaient pourvus

de collaborateurs au nez pointu, aux cheveux crépus, aux salaires modestes à l'époque : l'argent, le « bon à rien », comme ils se plaisaient à dire entre eux, devenant leur bête de somme, leur humble serviteur.

Ce fut alors la mise en goût du jour de toutes les congeries, des ordres précédemment reçus.

Le travail était mal fait ! Il fallait que cela change ! On en disait trop long, pensaient ces Juifs qui tenaient les leviers de commande sur ce qui se passait à l'étranger, particulièrement en Allemagne et en Italie.

Ils estimèrent que l'activité de ces deux puissances, dans les domaines diplomatique, industriel, artistique et autres était transmise aux journaux avec trop de précisions, de vivacité. Et puis, n'était-il pas préférable de se taire, tout bonnement ?

L'opinion française n'avait que faire de ces informations susceptibles de lui ouvrir les yeux, de la mettre en face des réalités, de ce qui risquait de lui faire quitter sa quiétude, son harmonie, son apathie. L'opinion française ne devait pas savoir !

C'est ainsi que, venant de Berlin, le correspondant d'une de ces fabriques de bobards, demandant audience, un matin, à son directeur :

Il avait, disait-il, des renseignements très importants à lui communiquer. Il voulait le mettre au courant des réalisations nationales-socialistes.

Il fit longuement crincher. Enfin, il fut reçu. Mais l'entretien ne dura qu'un court instant. Le directeur — demandant — n'avait pas le temps de l'écouter. Il était distrait pour se rendre ensuite aux courses.

Quelques secondes après le départ du correspondant, le directeur, sortant de son bureau, dit à son secrétaire :

— Pourriez-vous C... Il devait tout ! Ce serait du joli si sous l'air de ces renseignements qu'il nous apporte, La prochaine fois, dites-lui que je suis absent !

Ne venez pas jeter Théodème au cœur de nos collaborateurs. Quittez votre uniforme, vos décorations. Vous n'en avez que faire ici. Le « coup » n'est plus le même qu'en 141

C'est par cette apostrophe qu'à mon retour du front — mes quatre miches m'ayant valu d'être désigné en octobre 39 — je fus reçu par mon directeur. L'agence avait déménagé. Elle s'était repêlée — déjà! — en barbeux, où ses services occupèrent un château réquisitionné, propriété d'un riche Américain, ami de la France.

Les Juifs avaient fait souche. Profitant de l'absence totale des Français, ils eurent tôt fait de s'assurer les postes de choix de la maison. Il y en avait partout où il n'y avait pas grand-chose à faire. Pourtant, le service de la radio étrangère — le plus important, le plus délicat de tous — était confié, lui aussi, à des Juifs qui, du matin au soir à l'écoute, fournaient à la rédaction une bouffe informelle et incolore des informations copiées de tous les pays du monde.

Cinq Juifs assuraient l'écoute des postes étrangers. Un Français — un seul — était chargé de la radio française. Le public était bien renseigné!

Et c'était, en outre, la bonne vie, la vie de château. Les voitures mises à la disposition de l'agence circulaient le



L'agence s'installe en barbeux.

plus souvent pour conduire « ces messieurs et dames » dans les restaurants en vogue de la capitale ou de la banlieue.

On faisait ripaille. On se soûlait à la gloire de ces pauvres Français dont le départ ou « casse-pipe » avait facilité bien des choses. C'était leur façon de servir, à ces jeunes Juifs, toujours tirés à quatre épingles, propres dessous.

Un geym protestait-il contre leur incompétence, leur état d'esprit, leur mentalité? Voulait-il secouer le joug, dire la vérité? Il était aussitôt catadé par quelque embusqué Juif ou maçonnerie brisé, chargé de service, chargé d'un travail insignifiant, inutile, oublié malgré les services rendus et les qualités dont, depuis des années, il avait fait preuve.

C'était lamentable, écoeurant, pour nous qui savions, pour nous, Français, qui pressentions la vérité.



Elle se faisait leur, cependant. Les troupes allemandes approchaient de Paris.

Suant de peur, nos Juifs avaient changé de ton. Ils tentaient de se rapprocher de nous. Les banques les virent se



Il ne fallait troubler ni notre quiétude...



...ni notre tranquillité.



Ce fut Tours.

précipiter à leurs guichets. Un tour brûlé dans la capitale et ils nous reverraient les poches bourrées.

— Bien sûr, me disait l'un, « on » les arrêtera quelque part. « Votre » pays ne peut pas être valetu ! C'est par simple précaution que j'ai liquidé mon compte en banque.

La peur le faisait sautiller sur ses maigres jambes. Les armées allemandes n'étaient plus qu'à cent kilomètres de Paris.

— Va-t-on les attendre ici ? gémissait un autre. Il faut faire quelque chose ! Fendez donc, appartenez à une agence d'informations : c'est le genre si nous tombons entre leurs mains !

On attendait des ordres.

Un matin de juin, à 5 heures, bombardé bon plaisir l'ordre tant attendu, était parvenu du ministère de faire les malles et de quitter au plus vite ce château, où l'on avait coulé des heures pyréennes, où l'on avait tant mérité, où l'on avait talonné tant de dépêches, où les courtes étaient à la fois si garnies et... si solides !

Ah ! il fallait les voir nos courageux collaborateurs juifs. Agités d'une honte intense, chaque des diables, févriers à l'extrême, ils couraient en tous sens, de leur chambre à leur voiture, attendant ce qu'ils avaient de plus coûteux : les papiers ! Les documents ? Les papiers s'en chargeaient.

— Que devons-nous faire des papiers de l'agence ? demanda quelqu'un. Il faudrait les détruire.

— Inutile ! Pas le temps ! Il n'y a rien ! disaient les juifs. Les Allemands approchent !

— Et les machines ?

— Fuyez-nous la paix !

Et les habitants de l'endroit, surpris et atterrés, assistaient du pas de leur porte à ce spectacle odieux : la fuite éperdue.

les lentes séries, de toute cette bande hideuse de juifs et de Mayens, ces panoplies qui, la veille encore, se faisaient passer, à leurs yeux, pour des sous-ministres, pour les amis les plus intimes de Reynaud, de Mandel, de Blum et autres puissants du jour.

Puis ce fut la route, la route périlleuse, effrayante, une route de chuchotement — où la peur menait le bal — qui de Versailles conduisait les menteurs d'hier à Tours, « où l'on devait reprendre le travail ».

Deux jours dans cette cité et, de nouveau, le souve-qui-peut, vers Bordeaux, cette fois.

Tandis que les Français dormaient, la nuit, dans les voitures, les juifs, dès leur arrivée à Bordeaux, reposaient dans les hôtels.

— Merdieu, dit le ou directeur, les hommes sont fatigués, rompus. Pourquoi couchons-nous dans nos voitures tandis que « d'autres » — nous n'osons pas dire : les juifs — ont des lits dans les palaces bordelais ?

— Voilà 2.000 francs, me fut-il répondu. Embarquez vos camarades hors la ville, vous trouverez bien quelque part à vous loger.

Et, cette nuit-là, après des heures de démarches inutiles, les Français de l'Agence couchèrent sur des lits de camp à la caserne de Libourne.

▲

Le lendemain, retour à Bordeaux. Le Maréchal lançait le message historique par lequel il nous annonçait que l'armée française avait déposé les armes.

Aussitôt, nos collègues juifs disparurent de la circulation. On ne les vit plus qu'une fois, une seule : lorsque l'Agence, nous ayant licenciés, régla les indemnités dues au personnel.



Nous ne sommes restés que deux jours à Tours.

Et ce fut la ruée vers les services ministériels, vers les bureaux de délivrance de passeports, autour des dépôts d'immense. Il fallut à tout pris gagner la frontière espagnole.

— Alors, chef, en abandonne les amis ! lançons-nous à l'un de ces jeunes Juifs qui, dans une rue de Bordeaux, battait sans le savoir le record des cent mètres.

Il nous octroya un regard furieux et disparut, suivi à larges gouttes.

Nous étions payés des mille petites et grosses solaperies par lesquelles on glissait youtin et ses frères de race devant empoisonné notre existence à l'Agence.

Mais la France, elle, tombée sous leurs coups, n'était pas encore vengée.

René KRAEMER

## Vous devez voir ce film : **LE PÉRIL JUIF**

Tout les arrires devaient aller voir le film *Le Péril juif*. Ici, pas de traquage, des Juifs seulement, toute la sidérisme et l'ampleur du document.

Ghetto de Pologne, communautés de Palestine, Juifs de Hollande, bouillonnements hébraïques des U. S. A., ces Juifs ne sont ni des Slaves, ni des Arabes, ni des Méridiens, ni des Américains. Ils restent Juifs, effroyablement Juifs, typiquement Juifs, peuple à part parmi les autres peuples.

Leur esprit s'est cantonné dans deux sortes d'activité : le trafic sans effort et le pillage. On apprend cela dans les scènes cabotiques. Voyez ces jeunes élèves qui se balancent en cadence pour mieux enseigner les principes tétrastrophes ! Tenez ces vieux Juifs qui, eux aussi, pratiquent une semblable gymnastique, autour d'une table couverte de monnaies, et voyez enfin ces enfants d'Izrael, réunis dans leur voyageuse, autant pour y faire du commerce et y discuter de leurs petites affaires, que pour honorer Jéhovah ! Trêve et pillage.

Nous le répétons : il s'agit là de documents Juifs, de film tourné par les Juifs dans le but d'insulter leurs compatriotes, de leur rappeler le bel état des Juifs, la domination universelle.

Voici, maintenant, quelques scènes extraites d'un film américain, tourné par des Juifs d'Amérique, pour le compte d'une firme juive d'Hollywood et consacré à l'histoire de la famille Rothschild.

Amoset Meyer bernant le fuc pour établir ses fils dans les grandes capitales.

— A y aura de nombreuses guerres, leur dit-il. Les guerres coûtent cher. Mais comme nous aurons l'or, c'est chez nous que s'abriteront finalement les héritiers.

Alors, la trame se tisse. La hideuse toile d'araignée juive qui tend sur l'Europe. D'autres Juifs, les Kohn, les Loeb, de Warburg, suivent l'exemple des Rothschild, vont, eux aussi, étendre sur le monde le monstrueux fil destiné à recueillir l'or des peuples. Le Juif pulvise comme un rat.

Et, de même que le rat se complait dans l'ordure, de même le Juif lui-même attiré par les régimes de décomposition. Rappelez-vous l'entre-deux guerres, le Juif Hanne, le Juif Stawsky, tous les Juifs aux ordres de Léon Blum, qui nous ont conduits au désastre et le Juif amassé Grunspan. Tant pis pour ses geyms trop coquets. Ils seront saignés comme ces pauvres bêtes abattues selon les rites, dans les abattoirs Juifs de Varsovie.

Où ! la terrible agonie des animaux destinés à la consommation Kasher. La supplice tranchée, ils s'affaissaient dans une mare de sang, sous les yeux satisfaits des sacrificateurs qui ont, paraît-il, un caractère sacré.

Et pourquoi pas ? Dis les premières scènes de film, nous avions lu, dans tous ces yeux Juifs, le croûte le plus implacable. Nous la voyons maintenant s'acharner et qui sort si la terre des abattoirs s'est pas en sautoir ? Rappelez-vous les massacres des Arméniens, ceux des Phéniciens, et ces peuples entiers passés au fil de l'épée, sans aucune pitié, même pour les petits enfants.

Est-il nécessaire de préciser que ces massacres au coupe-coupe ont également été tournés par des Juifs, pour l'édification d'Israël ?

Une race à part, inassimilable, parasitaire, et double d'un orgueil immense, telle nous apparaît la race juive, à travers les vases multiples qui nous la montrent au naturel.

Ses ennemis héréditaires : le travail, notre commerce, notre industrie, l'art, tout ce qui constitue notre civilisation. Il est temps de secouer notre torpéur et de sortir de notre dangereuse euphorie. Le péril Juif était chez nous. Il nous appartient de le conjurer une bonne fois ou de le voir passer à l'état endémique.

Ceux qui viennent le film seront convaincus. C'est pourquoi, il convient de lui donner la plus large diffusion possible, car ces images ne sont pas seulement des documents, mais bien l'enseignement le plus utile et le plus salutaire qui soit.

**LE CAHIER JAUNE MET AU COURANT DE LA QUESTION JUIVE.  
POUR CONNAITRE SON ALLIÉE, LA FRANC-MAÇONNERIE**

LISEZ :

**LES DOCUMENTS MAÇONNIQUES**  
En vente partout : 7 francs

# FRANKLIN DELANO ROOSEVELT



## LES ÉTATS-UNIS ET... LES JUIFS

**E**n l'année 1789, Benjamin Franklin demanda au Congrès américain d'inscrire dans la Constitution un article interdisant aux Juifs l'accès des États-Unis.

« Si vous n'ajoutez pas ces paroles par la Constitution ici présente, ils auront d'ici deux cents ans euissi un si grand nombre qu'ils domineraient et dévoreraient le pays, modifieraient même la forme de notre gouvernement, pour lequel nous autres Américains avons versé notre sang, sacrifié nos vies et nos fortunes, risqué notre liberté et donné nos meilleurs penchants. »

« Je vous mets en garde, messieurs ! Si vous n'inscrivez pas les Juifs à tout jamais, les enfants de vos enfants vous rendront un jour dans vos tombeaux. »

Ce, dans un discours prononcé le 11 décembre 1941, au Reichstag, Adolf Hitler a déclaré :

« Nous savons quelle est la force qui anime Roosevelt. C'est celle du Juif de tous les siècles, qui crut ses heures venues pour se lever sur nous également aux nations que, frères de l'Europe, nous avons dû voir et vivre dans la Ruine des Siècles... »

Nous allons essayer de montrer sommairement ce qu'il est advenu de la prophétie de Franklin et combien justifiée est l'affirmation de Hitler.

■

La première question est de savoir si Roosevelt appartient ou non lui-même à la race juive.

Les sympathies évidentes qu'il a toujours manifestées aux Juifs ont eu effet amené bien des gens à le soupçonner d'être d'origine sémitique. Et, comme le peuple américain se compose en majeure partie d'arpente (96 pour 100), comme dans beaucoup d'endroits — à New-Jersey par exemple, aux portes de New-York — les Juifs sont très mal vus, Roosevelt s'est vu finalement conduit à démentir ce bruit. Il l'a fait de telle façon que les soupçons n'en ont été que confortés. Car, pour ne blesser ni ses « amis », ni ses électeurs, il s'est contenté de répondre que son plus ancien ancêtre américain était venu des Pays-Bas au début du XVII<sup>e</sup> siècle et qu'il pratiquait la religion chrétienne.

Interrogé sur ce point même, à une autre occasion, en 1935, par la très jeune *New Free Press* de Vienne, Roosevelt s'est contenté de répondre : « Les questions de race et de religion étaient étrangères à mon intérêt. Je suis juif, catholique ou protestant me laisse parfaitement indifférent, à l'exception très vague, en le voit, et qui confond, à dessein sans doute, la religion et la race.

Roosevelt lui-même aurait, paraît-il, indiqué comme celui de ses ancêtres qui débarqua le premier en Amérique un certain *Clair Marmon van Roosevelt*, qui serait arrivé à New-Amsterdam (New-York) entre 1644 et 1649. Cependant que la *Chronique juive de Detroit* (« *Detroit Jewish Chronicle* ») affirmait en 1935 que, vingt-deux ans plus tôt, dès 1620, un Roosevelt vivait à New-Amsterdam, qui descendait d'une famille juive espagnole du nom de Rosencamp (qui signifie champ rouge : *Rosefeld* : Roosevelt).

D'autre part, l'illustration *Carosell* a publié un schéma généalogique démontrant que les Roosevelt étaient d'origine hébraïque et le Juif P. Slomkowski a affirmé que les Roosevelt s'appelaient effectivement à l'origine Rosencamp et avaient été « réduits d'Espagne. En 1649 enfin, le premier Roosevelt américain aurait épousé une Juive nommée *Haylie Kinst*.

Il est certain en tout cas que l'épouse de *Clair Roosevelt*, celui que le président des Etats-Unis déclare être son premier ancêtre américain, s'appelait *Jannette Samuel*, dite *Thomas*, qu'elle était juive et appartenait à la famille du Juif *Crespo Cortez*, de Mayaguez.

D'autre part, il est certain que la mère de *Franklin Delano Roosevelt* était juive elle aussi et appartenait à la famille *De Hiss*, immigrée d'Italie et qui prit plus tard le nom de *Delano* (*De Hiss*) que le président porte comme deuxième nom.

*Elsie Eleanor Roosevelt*, la trop fameuse cousine et épouse de *Franklin Delano*, est elle-même fille de la juive *Ribicora Hall*.

Si donc il n'est pas possible de démontrer sans conteste l'origine juive du président actuel des Etats-Unis, il est cependant indi-

cutable qu'il a aussi bien du côté de son père que de sa mère et de sa femme, des attaches très précises avec la race hébraïque.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, ce qui est certain et plus grave que son apparentement plus ou moins étroit avec le peuple élu, c'est le fait de sa sympathie évidente pour les Juifs.

Cette sympathie s'est manifestée récemment encore à l'occasion de la fête de *Yom-Kippour*, où Roosevelt a éprouvé le besoin d'annoncer les Juifs par la voie de la radio que « la liberté dont les Juifs ont jouie depuis des siècles dans la plupart des pays du monde leur avait coûté sa vie, tandis que, le même jour, sa femme faisait aux Américains du Nord l'éloge des produits qu'exportent les Juifs sud-africains.

Ce sont des Juifs qui ont aidé Roosevelt à se faire élu gouverneur de l'Etat de New-York : parmi eux, le banquier *Lehman* qui, en récompense, a fait nommer un de ses parents gouverneur à la place de *Franklin Delano*; puis les *Strass*, propriétaires de grands magasins et, surtout, le marchand de biens *Bernard Baruch* qui en resté l'un de ceux dont l'influence, pour secrète qu'elle soit, est la plus efficace.

Ce sont eux aussi qui ont financé son élection à la présidence en 1932 : *Baruch* seul son a versé 65.000 dollars, les *Strass*, 50.000. Parmi les commanditaires, nous retrouvons en outre le banquier *Lehman* à laquelle se joignent la famille *Guggenheim*, qui opère sur le cuivre, le propriétaire des grands magasins *Filene*, *Werner Brothers*, les grands maîtres du cinéma, et les épouses juives de *Samuel Welles* et de *Knox*. Pour sa réélection en 1936 et en 1940, nous retrouvons ces mêmes personnages sous cette fois aux *Morgenthau*, aux *Eisner*, aux *Schwarzschild*, aux *Fingerson*, aux *Rosenthal* et aux *Trusts*.

## LE « BRAIN TRUST » et le « NEW DEAL »

On sait que l'un de ceux qui exercent le plus d'influence sur Roosevelt au moment où, en 1932, une nouvelle crise économique s'abatte sur les Etats-Unis, s'était appelé que le Dr *Felix Frankfurter*, originaire de Vienne où ses aïeux exerçaient les fonctions de rabbin, et qui, depuis 1914, enseignait le droit à l'Université de Harvard. *Frankfurter* qui est aujourd'hui — par la grâce de *Franklin D. Roosevelt* — membre de la Cour suprême de Justice depuis janvier 1939, appartenait depuis longtemps au cercle des plus intimes amis du président. Il est un de ces fameux membres du *Brain Trust*, du « trust des cerveaux », à qui les Etats-Unis doivent les théories sociales et économiques du *New Deal*.

Or, les résultats obtenus par le *New Deal* ont été les suivants : Alors qu'en 1935-1936, 78 % des agriculteurs américains étaient encore propriétaires ou appartenants à la famille des propriétaires de terrain sur lequel ils travaillaient, ils n'étaient plus, cinq ans après, que 54 %. De 1930 à 1936, sous le règne de Roosevelt, en effet de toutes les fermes américaines ont dû être vendues à l'encan. Aujourd'hui, les cultivateurs forment encore 25 % de la population des Etats-Unis, mais ils ne participent plus que pour 9,4 % à la fortune totale du pays. En somme, l'agriculture américaine a été, par l'action des Juifs du *New Deal*, réduite à peu de chose près à la mendicité.

Cela s'explique tout ce que l'influence de *Frankfurter* est restée immense et qui, grâce à lui, toute l'administration rooseveltienne est aujourd'hui plus que jamais truffée de Juifs, de demi-Juifs et d'étrangers.

Nous trouvons, au *Brain Trust*, outre *Bernard Baruch*, Louis Brandeis Brandeis, grand élève de *Lehman* au poste de gouverneur de l'Etat de New-York; à la direction de *Tennessee Valley Authority*, *David E. Lilienthal*; au ministère du Commerce, *Hirsch Nathaniel Engle* et *Nathan Golden*; à la Cour suprême de Justice, *Samuel Rosenman*, ami et bras droit de Roosevelt.

Celui-ci s'est entouré de Juifs : *Henry Morgenthau* jeune (le banquier *Seligman*), l'homme de confiance de *Juif Lewinsky*, cet du cuivre et des *Wolberg*, de la banque *Kuhn, Loeb et Co* est à la tête de la Trésorerie d'Etat, son ami, *Joseph Viner*, est expert à la Trésorerie; *David Stern*, propriétaire de la *New-York Post*, et *Goldenswiler* sont au « *Federal Reserve Board* »; *Lawrence*



Bernard N. Baruch.

Howard Stetson est chef du Bureau Economique; Bernard Bernstein est président de l'Office du Conseil; il a pour secrétaires Jacob Viner et Sidney Jacobson.

Samuel Untermyer est conseiller personnel du président et Samuel Dickman député de New-York.

Mme Roosevelt a imposé à son mari Sidney Hillman qui représente aujourd'hui les plutocrates américains auprès de Staline. Or, Sidney Hillman s'appelait autrefois Samuel. Il est né à Zagayev, en Lithuanie, d'un père marchand de laine qui l'envoya à l'école rabbinique pour devenir rabbin. A quinze ans, il s'enfuit et adhéra au parti révolutionnaire russe. Mais la révolte de 1905 ayant échoué, Hillman s'embarqua pour Chicago où il s'employa à organiser des grèves.

A l'Intérieur, nous trouvons Benjamin C. Cohen, membre du Cabinet secret de Roosevelt; au Travail, Léo Wolman, président du Comité des grèves; W. M. Levenson (né en Russie), secrétaire du Bureau; Isidor Lubin, délégué à la S. D. N.; Francis Jarkovitz, secrétaire adjoint; Rose Schinderman (née en Russie), conseillère, etc.

Nathan Margold est premier conseil juridique; Felix Cohen, assistant aux Affaires de Secours; Nathan Straus est chargé du « Shom Charing Project »; Meiss Sene est spécialiste des questions scolaires; Harold Nathan est, à la police d'Etat, le bras droit du directeur du Bureau des recherches; Albert Goldstein, adjoint au Procureur général; Herbert Fein est au département d'Etat; Charles Eube, Wyanski est le suppléant de Mme Frances Perkins, ministre du Travail.

Au ministère de la Guerre, nous trouvons le colonel Jacobson; au ministère de la Marine, Charles Harach.

Au ministère de l'Agriculture, Mordchaï Eazkol, conseiller technique; Glick, Mourre, Oppenheimer et Robert Marshall, etc.

Il en est ainsi partout et ce qui est plus inquiétant que tout c'est que : « Ce groupe de gens, aussi que l'écrivent le 12 janvier 1939, le comte Pécusky, ambassadeur de Pologne à Washington, dans un rapport secret à son ministre, ce groupe de gens qui occupent les plus hautes places dans le gouvernement américain et qui veulent se présenter comme les représentants du « vrai américanisme » et comme les « défenseurs de la démocratie » sont au fond liés par des liens indissolubles à la fauterie internationale. »

Il y a des Juifs au Congrès; plusieurs gouverneurs d'Etat dont Schenk, Warner, les Lammelle sont Juifs.

A Hollywood, les Fox, les Zukor, les Mayer, les Goldwins, les Schenck, les Warner, les Lammelle sont Juifs.

La « Columbia Broadcasting System » et la « National Broadcasting Co » sont contrôlés par des Juifs.

La « Chrysler Corporation » est Juive.

L'ancien président de la Confédération du Travail, Samuel Gompers, était Juif.

Juif aussi Julian Roosevelt, membre avec Gompers et Baruch du Conseil de la Défense Nationale.

Le détaché à la Production, Donald Marr Nelson, vice-président de la maison Sears Roebuck and Co\* est Juif et, cela va de soi, ses collaborateurs les plus élevés sont également Juifs.

Or la maison Sears Roebuck and Co\* appartient à la famille Roosevelt; elle est gérée par les banquiers Goldman, Sachs and Co; Lehman Bros, Lazarus Frères, J. W. Seligman and Co\*, Kuhn and Co\* et le plan d'armement a été élaboré par le Juif juif Rosenman, membre du Comité exécutif judéo-américain.

Sous les ordres directs de Nelson, les Juifs Linn Henderson et Sidney Hillman (dit-il nommé) s'occupent, le premier de l'approvisionnement civil, le second des questions de travail.

Quant à Frankfurter, dont ce que nous avons dit jusqu'ici doit suffire à montrer l'influence considérable, c'est également à lui que les Etats-Unis doivent la trop fameuse loi de « Petit et Blad » qui



Y. J. Strauss, Ambassadeur des Etats-Unis

devait assurer la défense de la Grande-Bretagne, de la Chine, de la Grèce et de tous ceux qui consentaient à ouvrir pour les beaux yeux des banquiers de Wall Street et de la City et, par là, rendre aux Juifs leur rôle politique, économique et intellectuel.

Clarence Korman Stein, qui fut pris au New-York Times en 1939 par Siegfried Ocko, a déposé le monument de son projet le 14 octobre 1938, c'est-à-dire quatre jours après l'accord de Munich, ce projet étant considéré par lui comme un « Stop Hitler ». Il envisageait : « l'union immédiate des démocraties, qui sont déjà représentées par l'Amérique et par mille autres choses, en une grande République fédérale », à savoir l'Union américaine, le Royaume-Uni d'Angleterre, le Dominion du Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Union Sub-Africaine, l'Irlande, la République française, la Belgique, les Pays-Bas, la Suisse, le Danemark, la Norvège, la Suède et la Finlande qui, à eux quatre, disent-ils, « sont pratiquement les maîtres du monde ».

## AVANT ROOSEVELT

Dans un discours prononcé récemment, le ministre allemand Rosenberg rappelait que Wilson, lors de sa venue à Paris en 1919, à la Conférence de la Paix, s'était fait accompagner de cent dix-sept Juifs.

Bien avant lui, Roosevelt, des Juifs ont joué un rôle très important dans la diplomatie américaine.

C'est ainsi par exemple que, de 1899 à 1892, c'est un Salomon Hirsch qui représente les Etats-Unis à Constantinople; il y est remplacé par Oscar Salomon Straus, qui y réside de 1897 à 1900 et de 1909 à 1911 — étant devenu, de 1906 à 1909, secrétaire d'Etat au Ministère de l'Economie à Washington. De 1913 à 1916, c'est Henry Morgenthau (senior), avocat et banquier, qui remplit les fonctions d'ambassadeur près de la Sublime-Porte. (Son fils est depuis 1933, grâce à Roosevelt, secrétaire d'Etat aux Finances). De 1916 à 1919, le rabbin Abraham Elihu surréaliste à Morgenthau.

A Stockholm, nous trouvons comme ministre de 1914 à 1922, le Juif Ivo Nelson Moss; à Prague, de 1921 à 1930, Lewis Einstein, ancien secrétaire d'ambassade à Paris, à Londres, à Constantinople et à Sofia.

J. C. Lehmman a été ambassadeur à Berlin de 1911 à 1913. En Bolivie, David Kaufmann est ministre de 1928 à 1930; puis il passe au Siam où il reste de 1930 à 1931.

Le rabbin Joseph-Saul Kersfeld a été de 1922 à 1925 chargé de mission en Iran.

Herman Bernstein, ancien journaliste, est de 1930 à 1934 en Albanie.

Leo R. Sack, journaliste, réside en 1933 à Costa-Rica.

Abraham Ratelsky, banquier, est chargé de mission à Prague de 1930 à 1932.

L'ancien président de la Commission des Affaires étrangères du Sénat américain, Sol Bloom, est nommé ambassadeur à Varsovie en 1933.

L'ancien Joseph Davies est ambassadeur des Etats-Unis à Mexico de 1936 à 1938.

Le négociant Jesse-Isidor Straus dirige l'ambassade de Paris de 1933 à 1936.

L'agent de la banque Kuhn-Löb et Co., William Bullitt, demeurait par sa mère, est ambassadeur à Moscou de 1933 à 1936, et à Paris de 1936 à 1940.

L'ambassadeur actuel en Turquie est l'avocat Lawrence A. Steinhardt, ancien ministre à Stockholm, de 1933 à 1937, puis au Pérou, de 1937 à 1939, puis à Moscou.

Eakin, le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, Cordell Hull, est marié à une Juive.

Mais ce n'est pas seulement dans la haute administration de l'Etat américain que le Juif domine actuellement.

Il y a aux Etats-Unis 4.550.000 Juifs, soit plus d'un quart de la population juive du monde entier, et 3,5 % de la population américaine.

A New-York .....	1.765.000	sur 6.930.446 habitants.
A Chicago .....	300.250	
A Philadelphie .....	247.000	
A Baltimore, à Cleveland, à Detroit, à Los Angeles, à Boston et à Saint-Louis, plus de 50.000.		

La population de la ville de New-York étant composée de Juifs pour 25 %, il est facile de comprendre leur influence dans cette ville, influence qui s'est manifestée, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par l'accession de Roosevelt aux charges de gouverneur de la ville, de gouverneur de l'Etat et de président des Etats-Unis. Elle s'est aussi manifestée par l'éléction à sa place de demi-Juif Fiorello La Guardia, qu'on appelle familièrement la petite fleur rouge (*The little red flower*).

En fait, le Juif est partout à New-York : sur quatre individus qui nous croisent dans le métro ou au pied d'un gratte-ciel, il y en a un au moins qui s'avère Juif.

En arrivant à New-York on constate à la douane que les inscriptions en hébreu sont aussi nombreuses que les inscriptions en anglais.

Ce n'est pas pour rien que les Américains eux-mêmes, par un jeu de mots significatif, appellent New-York « Jew-York » (la Juive York). Il s'y trouve, en effet, nous l'avons dit, plus d'un million et demi d'Hébreux. Intouchables dans les campagnes et dans les centres de la visible production, ils pullulent dans les grandes villes et, bien entendu, dans les quartiers des affaires.

Mais ils ont aussi envahi les écoles supérieures et les universités et il a fallu créer, même là-bas, des lois pour limiter leur invasion.

## ET POURTANT...

Et pourtant, quoi qu'en puisse en penser, après avoir lu ce qui précède, l'Américain est solidement antijuif. Seulement, depuis un certain temps, il évite tout ce qui pourrait dans ses paroles ou ses actions trahir cette manière de voir.

Chose étrange : à mesure que se renforce la haine contre les Juifs, chaque jour plus nombreux et plus encombrants, le silence s'est fait plus obscur autour d'eux. C'est qu'en effet, ils ont su, par la presse à leur disposition, par leur influence politique, confondre leurs intérêts avec ceux de la liberté et de la démocratie. Attaquer un Juif aujourd'hui, aux Etats-Unis, c'est prendre parti pour les dictateurs et par conséquent contre l'Amérique. C'est pourquoi, plus ils sont antijuifs et plus les Américains manifestent bruyamment leur haine pour la fascisme et l'hitlérisme, afin de détourner les soupçons.

Deux hommes seulement ont osé s'élever contre les Juifs : Ford

et le Père Coughlin. Ford a été forcé de venir à résipiscence, et le Père Coughlin a dû subir des calomnies et des brimades de tout genre.

C'est qu'en effet les Juifs, qui n'ont rien fait pour la conquête des terres de l'Ouest, ni pris part aux luttes pour l'indépendance et qui ne sont venus aux Etats-Unis que vers la fin du siècle dernier, se comportent aujourd'hui comme s'ils étaient les vœux de l'Amérique et les défenseurs attelés de ses traditions qu'ils ne connaissent que depuis quelques années.

De 1905 à 1910, six cent mille Juifs sont entrés aux Etats-Unis : ils y ont jeté leur calcan aux orties ; ils ont fait couper leurs bouclettes, et, tout d'un coup, ils se sont montrés plus Américains que les descendants authentiques des « Pilgrims du May flower », de ceux qui, le 21 décembre 1620, fondèrent la première ville de la Nouvelle-Angleterre et rédigeaient la première Constitution, le *Covenant américain*.

Il y a là-bas, comme en France, des professions où ils règnent en maîtres : le textile, par exemple, et la médecine, mais personne n'ose dire quoi que ce soit. La question s'est pas de se montrer antisémite : il est dangereux même de ne pas se montrer suffisamment partisan des Juifs.

On aura sans doute de la peine à le croire et cependant c'est un fait incontestable : les quatre à cinq millions de Juifs qui vivent aux Etats-Unis, où les plus vives sont attirés il y a une cinquantaine d'années à peine, décident consciemment de ce qu'ils doivent faire les cent vingt-cinq millions d'Américains, ce qu'ils doivent penser, ce qu'ils ont le droit de dire et de sentir. Cela va si loin que l'Américain moyen — en tout d'ailleurs autrement en France ? — est devenu incapable d'avoir d'autres réactions que celles qui sont utiles à la prospérité, à la puissance, à l'expansion du judaïsme, à son empire mondial sur le monde. L'Américain ne voit plus que par les yeux du Juif et ceux qui voient autrement lui apparaissent comme des malades, des déviés ou des vendeurs.

Le messianisme juif dont les efforts pour dominer le monde par la révolution russe ont échoué, se manifeste aujourd'hui par une idéologie nouvelle qui, partie des Etats-Unis, a pour but effectif de jeter l'humanité.

Faut-il entendre par là que, ce faisant, les Juifs font abstraction du passé et s'efforcent de sentir comme leurs compatriotes d'autre race ? Certainement non.

Stephen-Samuel Wise, grand rabbin de New-York et ami du traité de Gdula — qui lui a permis publiquement qu'après la



Le rabbin de New-York, Stephen-Samuel Wise.



victime tous les Juifs seraient admis en France aux postes de commande — écrivait le 15 juin 1938 dans la *New-York Herald Tribune* : *Je ne suis pas un citoyen américain de religion juive. Je suis un Juif. Je suis un Américain. J'ai été un Américain pendant les cinquante-trois années-quinze de ma vie, mais j'ai été un Juif pendant quatre mille ans. Habiter à un instant sur un pont : il appelle le peuple juif une race. Et nous sommes une race.*

Ils sont une race, et qui s'appose depuis toujours à celles avec lesquelles ils ont choisi de vivre et qui, après les avoir consciencieusement accueillis, s'aperçoivent soudain qu'ils en méritent. C'est là un fait que les Juifs reconnaissent eux-mêmes et dont on trouve, bien avant notre époque, la preuve dans l'Ezraï, à Rome, dans Tacite, dans

Cassiodore, Pléme, Diodore de Sicile, chez saint Jérôme, en Espagne, sous Philippe-Auguste, chez Voltaire et chez mille et mille autres. Ils sont une race tenace et qui, après des générations de silence, renaît soudain au plus profond de ceux qui, ne sentent-ils que par un seul ancrage, lui ont appartenu. Et c'est peut-être ce qui explique et jusqu'à un certain point justifie l'attitude de Roussell, ce « ki » et magnifique athlète au geste sûr, au sourire contagieux », comme le dépeint M. Georges Lechartier dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1<sup>er</sup> décembre 1932, et qui, poussé par l'ambition ou par un instant méfiance, est en train de voter à la maison et au dehors le monde entier et surtout le peuple qui lui a accordé sa confiance.

EUGÈNE BESTAUX.

## ENCORE DES TRUCS ET DES COMBINES



**L**es Juifs, tous les Juifs, doivent porter l'indication de leur race sur leur carte d'identité. Beaucoup d'entre eux, cependant, experts dans l'art du truquage et de la combine, ont trouvé d'inséparables complaisances. Les naturalisations massives qui se sont poursuivies de 1900 à 1930 furent effectuées par milliers.

Dès à présent il convient de revoir soigneusement toutes ces naturalisations. On découvrirait sans aucun doute bien des surprises. C'est ainsi que de nombreux Juifs obtinrent, avant que les prévisions des ordonnances en vigueur actuellement soient intervenues, une carte d'identité française en jasant sur l'honneur de leur organisme.

Il fallait cependant qu'ils fournissent un minimum de preuves à l'appui de leurs dires. Qu'à cela ne tienne ! Ils se présentèrent dans les bureaux munis de pièces d'identité appartenant à des parents aryens, firent le serment demandé, ils n'en sont pas à un serment près, etc., le tour fut joué.

Penser mosaïque. Ainsi l'on vit une chose énorme : des Lévy posséder une carte d'identité française sur laquelle ne figurait évidemment pas, et pour cause, le cadet JUIF.

Nous arrivons donc à cette constatation que nombreux sont les Juifs qui ont échappé jusqu'à présent au contrôle.

Parler de combine ou de truquage, visant les Juifs, le sujet demeure presque insaisissable. Dans le précédent numéro du *Cahier Jeune*, nous indiquions combien les Juifs sont habiles à changer leur patricien, c'est pour eux un jeu d'enfant de transformer leur nom, soit en y ajoutant une lettre, soit en retranchant une syllabe, soit en le transformant complètement.

On ne comprend pas bien le trafic effectué par ces mêmes Juifs qui se prétendent la race élue, qui, pourtant, devaient être



loos de se nommer Cohen ou Lévy et qui s'acharment dans la recherche d'un nom aryen qui les laisse passer inaperçus.

Lorsqu'ils y parviennent, nous sommes sans défense, puisque nous ne pouvons décoder leur personnalité à moins d'une enveloppe par trop apparente qu'ils trahissent.

Ce qui est beaucoup plus difficile, c'est d'affirmer que Dupont ou Durand sont des Juifs... et pourtant, il y en a qui portent ces noms bien de chez nous et qui sont nés ailleurs qu'en France.

Les pseudonymes eurent toujours l'agrément des Juifs désirant cacher leurs origines. Ils y ont recouru fréquemment. Les exemples sont incalculables. Citons seulement André Mazarin, Bernard Leclache, Henri Duvernois et même de Croisset, dont les noms véritables Herling, Wiener, etc. etc., sont plus qu'une indication.

Ceci m'amène tout naturellement à parler enfin pour terminer de cette combine qui consiste pour le Juif désireux de changer de nom, de s'approprier celui de la femme qu'il épouse.

Ce cas n'est pas aussi rare qu'on peut le croire au premier abord. Nous avons de multiples exemples de Juifs qui, il y a quelques années, épousèrent une aryenne de laquelle ils prirent immédiatement le nom. La chose était alors sinon aisée, du moins possible.

Dans ces conditions, il est extrêmement difficile que tous les Juifs visés par les ordonnances portent l'étiquette jaune, c'est pourquoi il est de la plus grande importance d'exercer dès à présent un contrôle sévère et absolu sur toutes les pièces d'identité ou cartes délivrées depuis quelques années.

Georges JACQUEL.



# QUELQUES SCANDALES JUIFS

SOUS

## LA RÉVOLUTION FRANÇAISE



*« ...Aucun des patriotes qu'il attirait chez lui s'y entraî-  
nait sans le surprendre la plume à la main, rêvant sur les droits  
de l'humanité, ou courbé sur les œuvres de Plutarque ou  
de Jean-Jacques. L'extérieur austère et le costume révo-  
lutionnaire répondaient parfaitement à l'idée d'un si grand  
caractère. La coupe philosophique de sa chevelure, le bon-  
net rouge garantissant à toute la terre la pureté de son  
cœur. »*

Ainsi Babespirre décrit-il, — non sans une amère  
ironie, — le banquier Julius Frey. Ce n'était pas seulement  
dans son extérieur que Julius, — comme son frère Emma-  
nuel, — gagnait la confiance des Jacobins. Il assistait à  
toutes les séances du club. Quelque estropiant le français,  
il faisait voler les motions les plus esthétiques. Pour fêter la  
mort de Louis XVI, les deux étrangers adoptèrent un petit  
français et assurèrent une rente à un vieillard. Ils  
l'agacèrent à leurs frais quatorze jacobins parmi les plus  
pauvres.

Car ces deux Juifs viennois étaient fort riches. Dans leur  
somptueux hôtel de la rue d'Anjou, ils traitaient magnifi-  
quement les conventionnels notoire. Ils faisaient complai-  
samment admirer leurs écrits républicains... et leur cave.  
Cave excellente qui enlevait aux hôtes toute curiosité d'en  
savoir plus long sur l'origine et les intentions des Frey.

Les historiens, — comme Lamétrie ou Bonald, — ont été  
plus curieux. Ils voient ce qu'on sait maintenant sur les  
deux frères. Ils se nommaient en réalité Tropitzka et  
Gothof et émanaient d'une communauté juive de Moravie.  
S'étant établis à Vienne, ils avaient troqué leur patronyme  
contre le nom de Schoenfeld.

Faisant commerce d'argent, ils s'étaient glissés jusqu'à  
la cour de Joseph II. Un scandale financier les avait obligés  
à quitter précipitamment Vienne.

Ils s'étaient alors présentés aux clubs de Strasbourg  
comme des patriotes persécutés, et avaient transmis le  
Schoenfeld en Frey (liberté). Ils avaient accompagné les  
fidèles du Bas-Rhin à Paris, le 10 août, et s'étaient rapi-  
dement créés les plus belles relations parmi les sanc-  
tifiés.

Agitateurs, espions, tels ils étaient en réalité. Lebran, le  
ministre des Affaires étrangères, n'en faisait qu'à leur  
volonté. Et leur hôtel était un centre de ralliement pour  
les agents secrets de toute l'Europe, comme Froll, Petelin,  
Cholet.

A l'autre bout de la scène, l'ancien député, Paillard,  
voleur, coquin, mais cultivé, Basse canaille et lamentable  
dupe. Mais beau parleur. Un capucin défrôqué, François  
Chabot, Paysan du Rouergue ayant quitté son couvent  
après des scandales de femmes ; écrivain dans ses mémoi-  
res : Mon rétablissement à la santé a été celui de mes  
droits à la paternité. Avec cela, mathématicien de mérite.

Le bonhomme s'était fait élire à la Convention. Il y  
faucha lui valut la seconde place. Pendant des mois, il y  
fut aussi écouté que l'incorruptible.

Mais pauvre, besoin et avide de filles et d'argent.  
Prete toute trouvée pour les Frey.

Ceux-ci l'attirèrent chez eux, le munirent, lui prêtèrent  
l'argent pour se débarrasser d'une maîtresse encombrante.

Ils vont plus loin. Ils excitent Chabot avec leur sœur,  
Léopoldine, âgée de seize ans. Ils lui offrent la main de la  
fillette... et une dot somptueuse. Chabot, ébloui, accepte et  
l'argent et les appas.

Léopoldine recevra 200.000 livres payables en cinq ans,  
et ils assureront, par une rente de 4.000 livres, la subsis-  
tance de jeune ménage. Les parents de Chabot n'étaient  
pas oisifs.

Mais — et c'est là le côté magnifiquement juif de l'affaire — le contrat était frappé de nullité légale. L'argent  
était donné à Léopoldine. Or, une donation n'est valable  
que si elle a été acceptée par le donataire. Léopoldine étant  
mineure ne pouvait accepter les 200.000 livres sans l'auto-  
risation d'un tuteur spécial. Ce tuteur avait été « amis »  
dans les actes !

Chabot, ahuri par le luxe et la luxure, n'en vit rien.  
Il s'installa chez les « amis du genre humain ». Il était  
désormais à leur merci.

Alors, les Frey dévalèrent leurs batteries.

Par l'ancien capucin, ils attirèrent chez eux un cer-  
tain nombre de conventionnels influents... et corrompus :  
Fabre d'Églantine, Héranlt de Seychelles, Julien, Delaunay,  
Barras, etc. Ils montrèrent ce qu'on a nommé l'affaire de la  
Compagnie des Indes.

Cette illustre compagnie avait résisté à la tourmente  
révolutionnaire. Ses actions tenaient bon. Fabre l'alléqua  
véhémentement à la tribune. Une commission d'enquête  
fut nommée. Les actions baissèrent. Les membres de la  
commission, achetés par les Frey, devaient décider un-  
liquidation... fictive ! Les actions avaient remonté.

L'évêque assermenté Gobel, qui occupait à Paris, sous la Convention, le siège épiscopal, n'avait aucunement la vocation du martyr.

Aussi fut-il épouvanté quand, le 16 brumaire an II, il reçut la visite d'un étrange trio composé d'un hurbaberle, Léonard Bourdon, et de deux Juifs : Anacharsis Cloots et Pereira. Ces deux derniers étaient des révolutionnaires fanatiques.

Cloots allait présider les Jacobins. Il dépensait sans compter, et trafiquait sur les fourneaux de guerre. Aux Clubs, il présentait toujours les motions les plus extrêmes. Il s'attachait sur les mesures sanglantes. Tout le monde, à ses yeux, même Robespierre, était suspect de modérantisme.

Or, ce trio (où Bourdon n'était qu'un comparse) venait sommer Gobel de fermer ses églises. L'évêque, — et son conseil épiscopal, — terrifié, se résigna. Et alors Cloots et Pereira dévoilèrent leurs intentions : le 20 brumaire, dans Notre-Dame désaffectée, la Commune de Paris célébra le Culte de la Raison. La déchristianisation gagna de proche en proche. Une à une, les églises fermentèrent...

Mais citons Mathiez :

*Le Comité de Salut Public, qui se débattait en viles de la dictée, qui avait à faire appliquer des lois d'une exécution aussi difficile que le musulman et les républicains, qui avait à courir d'assurer l'ordre public, le Comité s'effraya d'un mouvement aussi grave et aussi subit qui pouvait ramener la guerre civile et qui promettait en effet des exemples nombreux, d'un mouvement dont les auteurs irresponsables, des étrangers, lui étaient déjà suspects.*

*Robespierre fut convaincu que la révolution religieuse, qui ne pouvait profiter qu'aux coalisés, avait été le résultat d'une intrigue de leurs agents, comme toutes les mesures extrêmes et impolitiques que le dévouement avait imposées à la Convention, telles que la création de l'armée révolutionnaire et le mariage. Dans son grand discours du 27 brumaire, il montra longuement la main de Pitt dans nos troubles intérieurs depuis 1789, et il insinua clairement que ceux qui abattaient les autels pouvaient fort bien être des contre-révolutionnaires déguisés en dévoués.*



Mais les coups ne s'entendirent pas entre eux. Chabot et Fabre d'Églantine se querellèrent. Un pot-de-vin de 100.000 livres ne fut pas versé à l'auteur de *Il pleut berger*. L'ancien capucin « l'étoffa ». Les dénonciations plurent au Comité de Sécurité générale. Le tripotage devint public. Toute la Convention, ou presque, fut impliquée de cette boue. Les Montagnards, tenants officiels de la vertu civique, avaient touché. Les adversaires du Régime s'emparèrent du scandale... et l'amplifièrent. Dans le même temps, la famine menaçait. Le peuple fut indigné. On avait renversé la Royauté à cause de ses scandales financiers... et les Paris faisaient pire !

Les Frey avaient atteint leur but. Compromettre le pouvoir régulier, amener l'anarchie, la guerre civile, désorganiser le pays pour le piller à loisir, telles étaient leurs intentions secrètes.

Robespierre comprit le danger. Il alerta les Jacobins, la Convention. Toute la bande fut décrétée d'accusation. Chabot, arrêté, tenta de se suicider. Il n'en fut pas moins guillotiné avec les Frey et leurs comparses dans cet immense poêle, — où fut compromis Danton, — qu'on nomme la Conspiration de l'Étranger.

Il n'empêche que la Convention avait reçu un coup dont elle ne se releva pas.

Comme a dit Mathiez : La Conspiration de l'Étranger fut la chance rangée qui dévora la Montagne, et : De tous les scandales, le plus grave fut celui de la Compagnie des Indes. Par la qualité des personnages qui s'y trouvaient compromis, par l'émotion qu'il provoqua, il dépassa en importance une simple affaire de friponnerie. Il eut une portée politique considérable. Il accentua la lutte des par-



Léopoldine FREY

Telle n'était pas la seule activité suspecte de Cloots. Dans son journal, *Le Batare*, il ne cessait de prêcher la guerre à outrance envers tous les pays voisins de la France. Il envoyait des agents secrets dans les Pays-Bas, en Suisse : par leurs excès de doctrine, ceux-ci nous brouillaient avec nos derniers amis. Parlait-on de la paix ? On était suspect de modérantisme.

Lui et ses amis, Proli, Pereira, Chabot, les Frey, exigeaient les lois du maximum qui furent immédiatement impopulaires et ne profitèrent qu'aux éléments extrémistes.

En un mot, peu à peu, et sous le prétexte d'être des purs, de donner aux Français des leçons de patriotisme, ils aliénaient à la Révolution les catholiques, les commerçants, les cultivateurs, les pacifiques.

Pour se défendre, la Convention dut entamer une suite d'attaques furieuses contre les divers factieux. Le sang coula en abondance... Le peuple n'y comprit plus rien. Et la Convention démantelée en vint tout droit au 9 thermidor.

D'où venait l'argent ? Car les Frey, Cloots, Proli, Pereira dépensaient sans compter.

Il a été établi, et par les historiens anglais eux-mêmes, que Pitt, par l'intermédiaire du banquier Walter Boyd, était l'unique commanditaire de ces conspirations.

▲

Ces diverses affaires connexes démontrent que les procédés des Juifs n'ont jamais varié quand il s'agit de pourrir une nation qui les héberge.

D'abord corrompre les parlementaires par l'argent, les filles, la vanité. S'en prendre aux plus ambitieux et aux plus familiaux.

Atteindre le gouvernement par des scandales financiers, dont les Juifs firent à la fois des avantages financiers et politiques.

Exiger des mesures démagogiques contre les éléments sains du pays, au nom de théories politiques exagérées. Manquer de toute mesure, afin de brouiller les cartes.

Faire cruellement de la surenchère et affecter un superpatriotisme intempestif.

Et partout, toujours, à toute époque, l'argent anglais !

PIERRE MARTEL.



# LES ANGLAIS PEUVENT SEULEMENT SE FIER AUX JUIFS EN ÉGYPTE

Le journal italien *Regime Fascista*, du 28 décembre 1940, fait justement remarquer que les Anglais ont mis, en Égypte, les Juifs du commando contre les mondes d'Israël. Les Anglais savent bien que les Égyptiens aspirent à la libération de leur sol et qu'ils ne veulent plus continuer à subir le joug britannique. Pour saboter les tentatives d'indépendance égyptienne, les Anglais utilisent les Juifs comme mouchards, délateurs et propagandistes. Ils se servent ainsi du rôle que le Juif Théodor Herzl assignait à ses complices, lui qui écrivait dans *Mon Israël*, volume 31, page 323 :

« En tant que modeste, on peut estimer qu'il y a dix millions de Juifs dans le monde entier. Ils n'ont pas parlé ouvertement, partout, les couleurs anglaises, mais ils les adhérent tous dans leur cœur, et par un tel fait il s'agit de la déclaration. Surtout de 1917, et de la création d'un État juif en Palestine l'Angleterre se dresse en puissance protectrice du peuple juif. D'un seul coup, l'Angleterre reçoit dix millions de sujets secrets, mais fidèles, qui servent dans le monde entier toutes les professions imaginables. »

« Ils résident du 51 et des dizaines dans nombre de petits villages de l'Est, mais on les trouve aussi dans le commerce en gros, dans l'industrie, dans les banques. Ils deviennent aussi des avocats, et des artistes, et des journalistes, et toutes choses encore. Au signal donné, ils se mettent tous au service de la grande et glorieuse nation qui leur apporte un secours et longtemps attendu. L'Angleterre reçoit ainsi dix millions d'agents qui travaillent pour sa grandeur et vivent partout l'influence anglaise. Puisque le gouvernement anglais reconnaît quel précieux appui il a obtenu en gagnant à lui le peuple juif. »

L'Angleterre sait maintenant ce que valent les Juifs. Ils sont ses agents les plus sûrs et les moins soupçonnés. En Égypte, les Juifs, qui constituent une liaison entre l'Afrique et l'Asie, représentent un milieu

ses intimes. Le nombre des Juifs, en Égypte, s'élevait à 25.000 en 1900. Plus de 90.000 aujourd'hui vivent dans ce pays. Il convient de remarquer que, si leur nombre a presque quadruplé au cours des quarante dernières années, ce nombre reste infime vis-à-vis des 15 millions d'Égyptiens.

Mais les Anglais ont si fortement favorisé la pénétration juive en Égypte, au cours de ces dernières années, que les Juifs tiennent aujourd'hui, en leur pouvoir, presque tous les rouages du pays. C'est ainsi, par exemple, que la banque et la presse sont, dans une large mesure, propriété juive ou sous contrôle juif.

Sur vingt journaux publiés au Caire en langue française, dix-huit sont sous l'influence d'Israël. Il y a quatre journaux en langue arabe, et trois de ceux-ci sont la propriété de Juifs.

Quatre journaux juifs sur six à Alexandrie et à Port-Saïd, tous les journaux publiés en français sont juifs.

C'est ainsi qu'en fait peut être tout à son aise de la propagande pro-anglaise à travers l'Égypte. Les Juifs exercent, en outre, leur activité dans le peuple comme mouchards et agents provocateurs. Ils consolident ainsi et peuvent dévouer aux Anglais les Égyptiens qui souhaitent l'indépendance.

Dans leur lutte contre les Égyptiens, les Anglais ont oublié qu'une chose, c'est que le peuple arabe forme aujourd'hui un bloc unique pour la libération des Arabes malheureux qui peinent toujours sous la domination anglaise. Les Égyptiens ne se laisseront pas prendre par la propagande pro-anglaise des Juifs. Ils ne se laisseront pas entraîner à des actes trahis par les promesses juives. Et les Égyptiens, jaloux de leur liberté, renverseront la table de dîner de leur sol, les oppresseurs anglais et les tristes Juifs.

*Pour connaître à fond ce qui se passe  
Pour avoir sur les problèmes actuels une  
étonnante documentation*

**LISEZ : "NOTRE COMBAT"  
POUR LA NOUVELLE FRANCE SOCIALISTE**

En vente partout : le numéro 3 francs.

# LA VIE DE l'Institut d'Étude des Questions Juives ET DU GROUPEMENT " Les Amis anti-juifs "

## L'EXPOSITION

### " LE JUIF ET LA FRANCE "

dans la capitale de la Lorraine

Après Paris et Bordeaux, l'Exposition « Le Juif et la France » s'est transportée à Nancy où elle a été inaugurée le samedi 4 juillet en présence des représentants des autorités françaises et des autorités de l'armée d'occupation.

Le capitaine Sésille, secrétaire général de l'Institut d'Étude des questions juives et président fondateur du « Groupe des Amis anti-juifs », a présenté l'Exposition aux différentes autorités présentes ainsi qu'aux membres de la presse française et étrangère.

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, les photographies et le compte rendu détaillé.

Ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est le gros succès obtenu dans la capitale de la Lorraine. Dès le premier jour, trois mille deux cents visiteurs, et ce chiffre a atteint, après six jours d'ouverture, 8.760 et 7.170 pour le cinquième et est projeté le film : **Les Corrupteurs**.

A l'issue de l'inauguration, le capitaine Sésille, après avoir exposé : Pourquoi l'Exposition « Le Juif et la France »,

a adressé ses remerciements aux autorités françaises et à l'armée d'occupation pour le concours qu'elles ont apporté à cette démonstration, puis a conclu en ces termes :

« L'heure n'est plus à l'égalisme en vertu duquel on pourrait remettre au lendemain l'étude des problèmes juifs et penser qu'ils ne peuvent venir le déloger. La France n'a plus aujourd'hui d'autre issue que de s'intégrer dans une Europe réunifiée et d'y retrouver une place honorable, méritée par son travail et son apport à la cause commune des peuples dans cette Europe unifiée.

« De cette Exposition, nous tirons voulu que les visiteurs puissent partir avec l'assurance de tout ce qui avilit l'humanité, avec le dégoût de ces malheureux qui commencent à la « combiner » et se « servir » pour obtenir aux conséquences gigantesques, avec le respect pour les hommes européens par des procédés louches ; nous avons voulu qu'ils puissent repartir avec une confiance accrue dans l'avenir, dans un avenir de réhabilitation parce que la France, cette débarrassée de ses Juifs, au grand soulagement de tous les Français sous exception, sera décidée à retrouver la voie de son destin dans le travail et dans l'honneur, comme l'a voulu celui dont nous devons déplorer la perte : le Maréchal Pétain, chef de l'État français. »

## SERVICE SOCIAL

Le **Groupe des Amis de l'Institut** a le plaisir de porter à la connaissance de ses adhérents qu'un service social entièrement gratuit fonctionne dans les bureaux de l'Institut du groupe des Amis les :

Mardi de 10 à 12 heures  
Jeudi de 10 à 12 heures  
et Samedi de 15 à 18 heures

Ce Service répondra aux buts suivants :

- Tous renseignements sur les Lois sociales (Assurances Sociales, Accidents du travail, Écoles d'apprentissage, Camps de Jeunesse, etc.).
- Consultations médicales et chirurgicales. Maternité. Consultations pré et post-natales.
- Colonies de vacances pour enfants de 7 à 14 ans.
- Renseignements sur les prisonniers de guerre.

## ABONNEZ-VOUS...

Nous faisons un nouveau et pressant appel à tous nos Amis pour qu'ils souscrivent un abonnement. Nous ne pourrions pas continuer le service gratuit. Il est indispensable que tous nos Amis sans exception soient abonnés s'ils veulent que la liaison entre eux et l'Institut continue à être assurée.

Aidez notre action en vous abonnant et en faisant abonner vos amis

Détachez ou recopiez la formule suivante et adressez-la à :  
L'Institut d'étude des Questions juives, 21, rue La Boétie, Paris-8<sup>e</sup>. Tél. Anj. 94-66 et Anj. 95-67

Je soussigné \_\_\_\_\_  
demeurant à \_\_\_\_\_  
déclare souscrire un abonnement de \_\_\_\_\_ un an  
à la revue mensuelle " **LE CAHIER JAUNE** " et payer pour cet abonnement la somme  
de \_\_\_\_\_ 6 mois

A \_\_\_\_\_, le \_\_\_\_\_  
Signature de l'Abonné :

Un an ..... 30 francs.  
Six mois ..... 16 —

Abonnement de propagande ..... 10 francs.  
Abonnement de soutien ..... 100 —

Compte Chèque postal: 822118. Paris 8, 103-14

## "LA QUESTION JUIVE EN FRANCE ET DANS LE MONDE"

REVUE MENSUELLE DE DOCUMENTATION

DE

L'INSTITUT D'ÉTUDE DES QUESTIONS JUIVES

EN VENTE PARTOUT : 10 FRANCS

### Abonnements

1 an ..... 100 Fr.

6 mois ..... 50 Fr.

*L'exposition :*

**LE JUIF ET LA FRANCE**

*se tient actuellement à Nancy*

Imprimerie spéciale de l'Institut des Questions Juives  
21, rue La Boétie

Le Gérant : Paul BEZILLE

*Dans un décor agréable,*

# LA VIE NOUVELLE

Exposition de la FRANCE EUROPÉENNE  
au GRAND PALAIS,

tout en constituant une remarquable leçon d'histoire, vous montrera  
ce que sera la vie nouvelle dans le cadre de la communauté  
européenne, débarrassée des éléments nocifs et dissolvants que  
vous ont montrés les deux dernières Expositions :

"LE JUIF et la FRANCE"

et "LE BOLCHEVISME contre l'EUROPE"

Le N° 3 fr.